

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

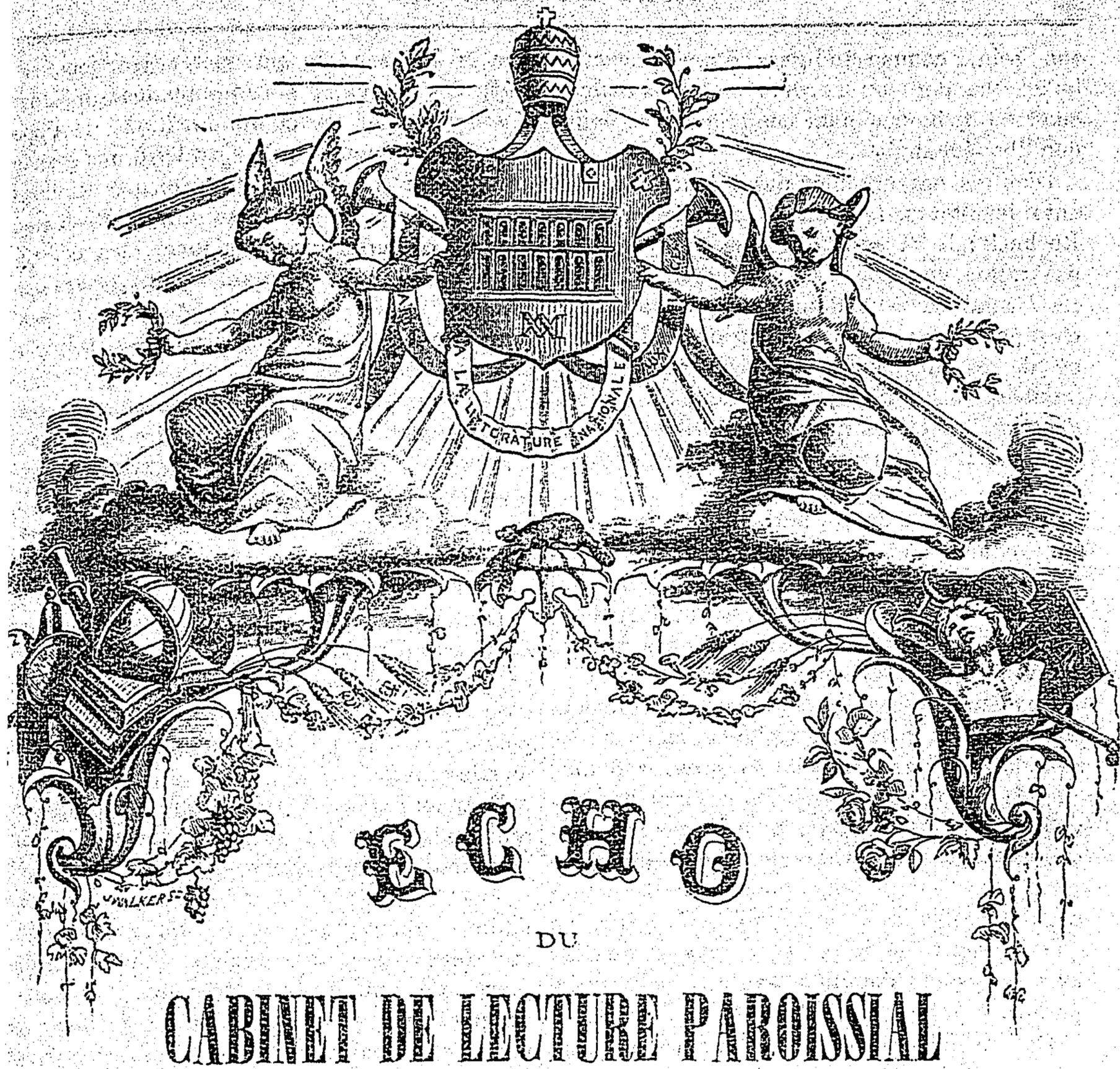
L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



ÉCHO
DU
CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

Vol. IV. Montréal (Bas-Canada), 1er Septembre 1862. No. 17.

SOMMAIRE.—Chronique de la Quinzaine — Etude Littéraire :
Xc. Chateaubriand par L. de Loménil du *Correspondant*.
— Esquisses Nationales, par M. Paul Stevens. Les Trois
Diabes, conte Populaire.— Qu'est-ce qu'un musicien ?—
Feuilleton : Un projet d'avenir (suite).— Un peu de tout.—
Musique : morceau d'orgue.— Variétés.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 1er Septembre, 1862.

L'événement de la quinzaine est sans contre-
dit la réunion de l'association de l'Amérique
Britannique du nord tenue à la Taverne de Lon-
dres, le 13 août dernier, et qui comptait dans
son sein plusieurs membres marquants du parle-
ment anglais et de l'Assemblée Législative du
Canada. Le but de cette assemblée paraît avoir

été de rectifier l'opinion publique en Angleterre
sur les dispositions du peuple canadien vis-à-vis
de la mère-patrie.

On n'a pas encore oublié à quelles erreurs
d'appréciations et à quelle jactance britannique
nos derniers changements ministériels ont donné
lieu dans les dernières séances des communes
anglaises : ces messieurs ne se sont nullement
gênés à notre endroit. Tel a voulu prouver par
exemple, que si les Canadiens ajoutaient à l'au-
dace de taxer les couteaux et les fourchettes de
la mère-patrie, celle de ne pas se ruiner par
dessus le marché pour conserver des relations
coloniales aussi avantageuses, c'en était fait
du Canada. L'Angleterre nous rejetait de

son sein, comme indignes d'une protection qu'elle ne peut ou ne veut pas nous donner, comme trop bornés pour comprendre sa politique libre-échangiste.

D'autres ont été tout aussi ignorants, tout aussi insulteurs, tout aussi coutelliers que M. Roebuck : il va sans dire que la presse n'est pas restée en arrière en un si facile chemin. Le Canada a cependant trouvé des amis : et c'est pour appuyer les déclarations et les avancés de ces rares hommes de bon sens que l'honorable M. Loranger, l'honorable M. Galt et l'honorable M. Robinson ont écrit ou pris la parole dans la presse ou dans les *meetings* anglais.

A l'assemblée du 13, MM. Galt et Robinson ont prononcé de bons discours, et fait des déclarations propres à ramener en Angleterre les esprits que la tournure des derniers débats de la Chambre des Communes et quelques articles écervelés avaient pris par surprise.

Ces lettres et ces discours font en ce moment le tour de la presse canadienne, nous ne les reproduisons pas : puissent-ils prouver à tous que les Canadiens, tout en connaissant leurs devoirs envers l'Angleterre, ne sont pas assez insensés pour ne pas régler leurs dépenses sur leur revenu, et que nous n'aimons pas plus l'annexion avec la République américaine que la mauvaise foi et la mauvaise humeur avec lesquelles l'opinion anglaise nous traite parfois.

De tels faits, lorsqu'ils se produisent, sont toujours regrettables : cependant, il portent avec eux leur enseignement ; à nous d'en faire notre profit. C'est du jour où les parents trouvent robuste l'appétit de leurs enfants que ceux-ci doivent songer à pourvoir eux-mêmes à leur existence. Ce qui n'empêche pas qu'en Angleterre on devrait savoir que le naturel d'un enfant peut bien essayer sans broncher quelques semonces paternelles, mais qu'il ne faut pas trop rebuter celui qu'une colonie éloignée peut encore porter à la mère-patrie.

Nous répèterons le mot que nous rapportions dernièrement de l'Evêque de Rennes : de telles choses ne tachent pas, mais elles détachent.

Nous passons sans transition à d'autre chose.

Les armées du sud continuent vers Washington leur marche lente mais sûre ; après avoir harcelé Pope et McClellan, les deux généraux

Lee et Jackson ont pu opérer leur jonction. Déjà, les journaux nous apprennent qu'ils ont réussi à couper les communications de Pope avec Washington et qu'il s'est livré une grande bataille dont l'issue paraît n'avoir pas été favorable au Nord. Pendant sa retraite, Pope a eu tous ses papiers, correspondance, etc., enlevés par l'ennemi. La crise américaine, en se compliquant de ces derniers événements, ne peut manquer d'arriver bientôt à un résultat important, peut-être final.

Si l'on peut ajouter quelque foi aux rapports si incomplets et si dénaturés des télégraphes américains, l'armée du Sud aurait reçu des renforts considérables dans la journée de samedi, 30, et aurait repoussé le corps du Général Pope jusqu'à Centreville, après lui avoir fait éprouver des pertes très-sensibles.

Dimanche, Pope aurait été rejoint par les Généraux Franklin et Summer, et aurait pris ses positions dans le voisinage de Washington : c'est là que doit se dénouer la tragédie sanglante qui fixe en ce moment les yeux du monde entier.

Beaucoup plus favorisés que leurs malheureux voisins, les Canadiens goûtent en ce moment tous les fruits d'une paix, profonde. Les moissons de céréales et de légumes excitent l'admiration et répandent le contentement dans toutes les classes de la société, et n'étaient la dépression des affaires commerciales et la hausse progressive que subissent en ce moment les cotons et les calicots, nous ne nous apercevions des discordes civiles de la République américaine que par le nombre de yankees que la peur de la conscription a jetés dans nos rues.

Le mois de septembre est l'époque de la rentrée des classes et de l'ouverture des cours et des instituts ; la saison du travail intellectuel commence avec l'automne : constatons avec peine le nombre toujours croissant de maisons d'éducation classique, et le chiffre si déplorablement restreint d'académies ou maisons d'enseignement primaire. Voilà un fait déplorable qui devrait attirer l'attention des autorités soit civiles, soit ecclésiastiques.

Nous avons trop de grands collèges et pas assez d'écoles primaires, ou plutôt d'écoles intermédiaires pratiques. On comprend le résultat inévitable d'un tel état de choses. Les professions se trouvent encombrées de sujets que

le désœuvrement et le manque de clients font tomber dans la misère et dans le découragement.

Au lieu du brillant avenir que ces jeunes gens avaient rêvé, ou que leurs parents avaient rêvé pour eux, on les voit traîner péniblement une vie qui ne devrait pas être la leur, et recourir quelquefois à des moyens peu dignes d'arracher leur part de procès, d'actes ou de malades.

Supposez ces mêmes jeunes gens dans l'industrie, les carrières mécaniques ou le commerce, avec moins de latin, par conséquent avec moins de prétentions, et avec plus d'instruction pratique, est-ce que le résultat ne serait pas cent fois plus consolant pour eux, pour leurs familles et pour l'honneur canadien-français.

Pour peu que ce système continue, dans dix ans nos domestiques sauront parler latin, décliner *rosa* et citer Virgile. En serons-nous mieux servis ?

Nous voyons avec bonheur l'Institut Canadien-Français se préparer à rouvrir ses intéressantes soirées, de même que le Cercle Littéraire et l'Union Catholique. Espérons que la jeunesse canadienne fréquentera avec autant de zèle que par le passé ces asiles d'exercices littéraires, religieux et oratoires.

Le Cercle Littéraire aura sa première Séance, samedi prochain, à 8 heures du soir : le lendemain, l'Union Catholique recommencera ses séances du Dimanche, suivies avec tant d'empressement par l'élite des jeunes gens de Montréal.

Nous recommandons aux lecteurs sérieux de l'*Echo* le beau travail de M. L. de Loménie du *Correspondant* sur Chateaubriand, en réponse à deux volumes d'amère critique publiés l'an dernier par M. Ste. Beuve.

ETUDE LITTÉRAIRE.

XI^e

CHATEAUBRIAND ET LA CRITIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

Voilà treize ans que la postérité a commencé pour M. de Chateaubriand. Depuis treize ans le débat est ouvert sur cette grande renommée. L'homme auquel il fut donné de conquérir et de garder pendant presque

un demi-siècle l'admiration et le respect du plus mobile des peuples est maintenant livré par la mort à toutes les libertés de la controverse, et, par un contraste qui, porté à ce degré, offre peu d'exemples dans notre histoire littéraire, la critique, sauf de rares exceptions, se montre animée pour sa mémoire d'une sévérité proportionnée à l'enthousiasme qu'elle lui prodigua durant sa vie.

Dans les dernières années de M. de Chateaubriand, un Allemand a pu écrire sur lui la phrase suivante, qui était alors rigoureusement exacte : " *Ce vieillard inspire à tous les littérateurs français une vénération presque religieuse* " (fast göttliche Verehrung). A la même époque, un critique très-distingué, un protestant rigide, et, comme tel, non suspect d'engouement pour l'auteur du *Génie du Christianisme*, M. Vinet, tout en discutant avec une indépendance en ce temps-là peu commune les ouvrages de M. de Chateaubriand, disait de lui dans un cours professé à Lausanne : " M. de Chateaubriand n'a point d'ennemis, l'enthousiasme que son seul nom éveille à quelque chose d'affectueux, et il est une des rares exceptions à la règle qui veut que ce qui s'ajoute à l'admiration soit retranché de l'affection, parce que l'admiration crée une distance et que l'affection n'en connaît point."

Ce jugement se ressent un peu de la distance qui sépare Lausanne de Paris : vu de près, M. de Chateaubriand inspirait un sentiment qui, sans exclure l'affection, tenait cependant beaucoup plus de l'admiration et du respect ; mais l'exagération même de ce jugement, chez un critique indépendant et préservé par son éloignement de toute influence personnelle, suffit pour indiquer quelle était à cette époque la disposition générale des esprits à l'égard de M. de Chateaubriand.

C'est aussi durant la vieillesse si honorée de l'illustre écrivain qu'un critique éminent, M. Sainte-Beuve, au sortir d'une lecture des *Mémoires d'outre-tome* à l'Abbaye-aux-bois, s'écriait dans la *Revue des Deux-Mondes* : " Embrassons, étreignons en nous ces rares moments, pour qu'après qu'ils auront fui ils augmentent encore de perspective, pour qu'ils dilatent d'une lumière magnifique et sacrée le souvenir. Cour de Ferrare, jardins des Médicis, forêt de pins de Ravenne où fut Byron, tous lieux où se sont groupés des génies, des affections et des gloires, tous Edens mortels que la jeune postérité exagère toujours un peu et qu'elle adore, faut-il tant vous envier ? et n'enviera-t-on pas un jour ceci ? "

Hélas ! si par hasard la postérité envie en effet le bonheur que ressentait alors si vivement M. Sainte-Beuve, si elle est portée, comme il le supposait, à s'exagérer ce bonheur, ce ne sera pas la faute du critique aujourd'hui très-désabusé. Les vœux que formait en 1834 M. Sainte-Beuve n'ont pas été exaucés ; au lieu de s'embellir par la perspective, au lieu de se dilater, comme il l'espérait, d'une lumière magnifique et sacrée, ses impressions sur M. de Chateaubriand se sont de plus en plus refroidies, rembrunies, et sur des points importants une rigueur, qui va quelquefois jusqu'à l'injustice, a remplacé un enthousiasme très-ardent.

En nous réservant de discuter quelques-unes des opinions contenues, soit dans le récent et remarquable ouvrage que M. Sainte-Beuve a consacré à M. de Chateaubriand, soit dans les *Causeries du lundi*, nous n'avons pas l'absurde prétention de lui faire un crime

de ne plus parler de l'illustre écrivain comme il en parlait autrefois. La liberté de manifester les changements désintéressés qui s'opèrent dans son esprit est la garantie même de la sincérité d'un critique, et nous sommes d'autant moins disposés à reconnaître ce droit naturel, que nous avons nous-même exprimé jadis en toute conscience, sur diverses personnes et divers ouvrages des sentimens ou des idées qui ne sont plus exactement les nôtres.

Pour ce qui concerne M. de Chateaubriand en particulier, quoique sa mémoire nous paraisse toujours digne du respect que nous inspire sa vieillesse, quoique les appréciations dont il est l'objet depuis sa mort nous aient fait éprouver plus d'une fois le sentiment qu'on éprouve en présence de l'iniquité, ces appréciations ne laissent pas que de nous avoir éclairé davantage sur les côtés faibles de son caractère et de son génie.

Une seule chose nous embarrasse un peu dans le dernier ouvrage de M. Sainte-Beuve. L'auteur semble y témoigner le désir que tout ce qu'il a écrit sur M. de Chateaubriand depuis 1834 jusqu'à sa mort soit considéré comme nul et non avenu, non point parce que ses opinions ou ses impressions d'alors se sont plus ou moins modifiées depuis, mais parce qu'elles ne comptent pas, parce que, durant cette période, "une influence aimable (on comprend qu'il s'agit de madame Récamier) l'avait, nous dit-il, tout à fait paralysé, et n'avait plus laissé place sous sa plume au jugement proprement dit. J'avouerai avec franchise, ajoute-t-il, que depuis cette heure je n'ai jamais été libre en venant parler en public de M. de Chateaubriand."

Il faudrait donc admettre que le passage plein de verve et d'élan que nous venons de citer, et quelques autres passages analogues qui tous en vérité nous semblent parfaitement sincères, ne représentent rien autre chose que le travail artificiel d'une plume asservie et paralysée. Pourquoi M. Sainte-Beuve, qui reproche parfois un peu durement à M. de Chateaubriand d'avoir manqué de sincérité parce qu'il a jugé différemment les mêmes personnes à diverses époques, paraît-il tenir si fort à nous persuader que lui-même, à une certaine époque, a écrit ce qu'il ne pensait pas? Est-il bien sûr d'ailleurs de pouvoir, à si longue distance, affirmer que tout était factice dans un enthousiasme qui paraît si naturel? L'influence aimable dont il parle, et que d'autres ont connue et subie comme lui, ne s'exerçait-elle pas de manière à communiquer plutôt qu'à imposer aux autres la sympathie? M. Sainte-Beuve n'ajoute-t-il pas d'ailleurs que, même à cette époque, "il n'a pas toujours cédé ou qu'en cédant il insinuait ses réserves." Qu'il nous permette donc de subordonner ici la question de sagacité à la question de sincérité, et de défendre sa sincérité contre lui-même.

Il y a sans doute dans ses anciennes appréciations de M. de Chateaubriand des choses qui sont de pure complaisance, et qu'on serait mal fondé à lui opposer comme un argument sérieux; mais ces parties-là se reconnaissent aisément. Lorsque, par exemple, en 1834, l'auteur des *Mémoires d'outre-tome*, après avoir abusé un peu de sa généalogie, en se donnant l'air de n'y pas tenir, se demande, en présence de M. Sainte-Beuve, si ce ne sont pas là des vanités déplacées à une époque démocratique, le critique, en homme poli, le rassure, déclare que "cette généalogie l'intéresse," et, réfutant les objections peu sincères d'ailleurs que l'auteur se fait à

lui-même sur ses prétentions nobiliaires malsonnantes, il s'écrie:

"Non pas! dans M. de Chateaubriand, le chevaleresque est une qualité inaliénable; le gentilhomme en lui n'a jamais failli, mais n'a jamais été obstacle à mieux. Béranger se vante d'être du peuple, M. de Chateaubriand revendique les anciens comtes de Bretagne; mais tous les deux se rencontrent dans l'idée du siècle, dans la république future, et ils se tendent la main."

On comprend sans peine que c'est là un pur compliment, et l'on est disposé à sourire quand plus tard, M. de Chateaubriand étant mort, on voit le compliment de 1834 se changer en une critique sous cette forme un peu rude:

"M. de Chateaubriand commence par nous déployer en plusieurs pages, au moment de sa naissance, ses parchemins et titres d'antique noblesse: il est vrai qu'après cet exposé généalogique il ajoute: "A la vue de mes parchemins il ne tiendrait qu'à moi, si j'héritais de l'infatuation de mon père et de mon frère, de me croire cadet des ducs de Bretagne..." Mais, en ce moment, que faites-vous donc, sinon de cumuler un reste de cette infatuation (comme vous dites) avec la prétention d'en être guéri? C'est là une prétention double, et au moins l'infatuation dont vous taxez votre père et votre frère était plus simple."

Un homme naïf, en lisant ces deux passages, dira peut-être: Ne valait-il pas mieux avertir en 1834 le vivant quand il pouvait encore profiter d'un avis, plutôt que de l'encourager dans un travers qu'on lui reprochera sévèrement quand il sera mort? Mais on pourrait lui répondre par l'histoire de Gil Blas et de l'archevêque de Grenade, et, dans tous les cas, il est bon que les écrivains illustres qui lisent ou font lire leurs manuscrits dans des salons apprennent par cet exemple à distinguer entre des compliments et des jugemens.

Mais les anciens écrits de M. Sainte-Beuve sur M. de Chateaubriand ne nous offrent pas seulement des témoignages de politesse sans importance auxquels il n'y a pas lieu de s'arrêter, ils ne nous offrent pas seulement l'expression d'un enthousiasme de jeunesse et de poésie que l'éminent critique aurait tort, ce nous semble, de répudier absolument: on y remarque aussi quelques pages très-belles et très-sérieuses sur le rôle politique et religieux de l'auteur des *Mémoires d'outre-tome*. Ces pages portent certainement l'emprunte de l'admiration un peu outrée qui, en ce temps-là, était à l'ordre du jour par rapport à l'illustre écrivain, mais elles contiennent déjà quelques réserves qui témoignent de leur sincérité, et il suffirait de fortifier et d'étendre ces réserves pour obtenir un jugement plus équitable, à notre avis, que certains jugemens postérieurs de M. Sainte-Beuve sur les mêmes points.

S'il nous arrive donc, en discutant les opinions actuelles de cet écrivain considérable, d'employer parfois contre lui le mode d'argumentation qu'il emploie souvent contre M. de Chateaubriand, c'est-à-dire d'opposer ses anciens jugemens à ses jugemens récents, ce ne sera pas pour nous donner le plaisir de le mettre en contradiction avec lui-même, c'est un plaisir que M. Sainte-Beuve déclare avec raison "chétif et puéril;" ce sera uniquement parce que ses idées d'autrefois nous paraîtront plus justes que ses idées d'aujourd'hui.

Toujours est-il que, d'après les citations précédentes que nous aurions pu multiplier à l'infini, la génération

nouvelle, entrée dans la vie active seulement après la mort de M. de Chateaubriand, peut se faire une idée du mouvement en apparence irrésistible qui entraînait alors les esprits les plus divers à se rencontrer tous dans l'admiration et le respect de ce glorieux vieillard. L'épreuve d'une renommée maintenue et consacrée par trois générations dans un temps où chaque génération détruit chaque chose pour la refaire à son image et à son goût, semblait à tous une épreuve décisive; chaque parti ne voulait voir dans les œuvres de l'illustre écrivain que ce qui lui était sympathique, et tous s'inclinaient également devant cette figure imposante comme devant la plus haute personnification du génie des lettres et de l'honneur politique dans notre siècle et dans notre pays.

Tel était sans exagération l'état des choses la veille de la mort de M. de Chateaubriand.

I

Aujourd'hui, tout est radicalement changé. Au concert d'hommages dont trois générations enchantèrent successivement les oreilles de l'auteur du *Génie du christianisme*, concert où quelques voix hostiles se perdaient étouffées sous les acclamations triomphales, a brusquement succédé un concert d'un autre genre, où domine généralement la note du blâme, où retentit quelquefois la note de la réprobation, et où siffle souvent celle du dédain ou de la moquerie. Le génie du plus grand écrivain français de notre âge est presque remis en question, mais c'est surtout le caractère de l'homme public et de l'homme privé qui est l'objet des accusations les plus multipliées et les plus dures.

Pour montrer à quel diapason s'élève l'antipathie qu'un homme naguère si admiré et si respecté inspire en ce moment à quelques esprits, il nous suffira de citer en l'abrégeant, mais sans y rien changer d'ailleurs, une appréciation de M. de Chateaubriand faite à l'occasion du récent ouvrage de M. Sainte-Beuve et que nous trouvons dans un journal très-répandu.

"M. Sainte-Beuve, dit l'auteur de cette appréciation, porte sur Chateaubriand un jugement si fortement motivé, qu'il est certainement définitif et sans appel; il a entendu de nombreux témoins, tous ont connu Chateaubriand, et ils déclarent unanimement que l'homme n'a été qu'un égoïste, et le politique qu'un comédien. Il était naturel qu'à cet égoïsme se joignit la vanité. Celle de Chateaubriand était portée à un tel excès, que ses meilleurs amis ne se gênaient pas pour en rire publiquement... Ce qu'il y a dans ce caractère de plus choquant peut-être que l'égoïsme et la vanité, c'est l'ingratitude. Il n'est pas un de ses bienfaiteurs, de ses amis, de ceux qui l'ont patroné à ses débats depuis Cinguené jusqu'à M. de Villèle, qu'il n'ait tour à tour flatté, exalté et insulté suivant les intérêts de son ambition ou les excitations de sa rancune... Ce qui a frappé dans Chateaubriand ceux qui l'ont connu de bonne heure, c'est son humeur quinquese, bizarre, son insensibilité, sa mauvaise foi et son indifférence complète pour tous les principes et toutes les causes... C'est en politique surtout que ce talent s'est déployé avec un succès qui a fait l'étonnement et le scandale de tous ceux qui, connaissant bien Chateaubriand, ne se sont pas laissé prendre à son jeu de comédien... Comment par exemple, a-t-on pu regarder comme un libéral l'homme qui, depuis 1814, dans ses discours et ses bro-

chures politiques, s'est fait l'avocat des plus mauvaises passions des ultra-royalistes et l'adversaire de toutes les mesures favorables à la liberté?... Il est inutile de rappeler le triste rôle qu'il joua à Vérone, comment il trompa M. de Villèle, et par quels misérables subterfuges il arriva au ministère des affaires étrangères, où il montra comme homme d'Etat une incapacité qu'il a lui-même reconnue... Tel a été Chateaubriand: matérialiste, dévot, royaliste, libéral, et même à la fin républicain, il a tour à tour adopté et combattu toutes les causes, tous les partis, n'obéissant jamais, dans ses diverses et brusques transformations, qu'aux inspirations de son orgueil, de son ambition, de sa rancune et de sa haine... En résumé, Chateaubriand n'a eu que des principes de parade, des sentiments de théâtre, et M. de Lamartine a eu raison de dire un jour qu'il le voyait à la messe: "Figure de faux grand homme, un côté qui grimace..." Quant à l'écrivain, il n'est pas, malgré ses merveilleuses facultés, plus irréprochable que l'homme politique; il a eu sur toutes les questions d'admirables boutades, il n'a eu sur aucun sujet des vues hautes et fécondes; il a écrit des morceaux magnifiques, et il n'a pas laissé un bon livre. Le grand mérite de M. Sainte-Beuve, et ce mérite n'est pas commun, c'est la franchise avec laquelle il juge Chateaubriand, et le courage avec lequel il lui arrache le masque qu'il a impunément porté pendant cinquante ans. Tous ceux qu'impudente et qu'indigne le succès du charlatanisme, quel qu'il soit, littéraire, politique ou religieux, doivent souhaiter qu'il se publie de temps en temps de pareils ouvrages. On verra alors ce que deviendront les faux grands hommes et leurs renommées imposantes lorsque l'esprit public, une fois mis en garde, sera assez éclairé pour les apprécier sans engouement et sans superstition."

Voilà ce qui s'appelle prouver victorieusement qu'on n'a aucune superstition pour les morts illustres! Notre impression nous trompe peut-être, mais il nous semble que de telles choses tristes à lire en tous temps, le sont particulièrement dans un temps où tout homme vivant et puissant est assuré, quelle que soit d'ailleurs sa valeur intellectuelle ou morale, d'être apprécié avec une respectueuse déférence par les critiques les plus impétueux.

Il y aurait certainement injustice à rendre l'ouvrage de M. Sainte-Beuve responsable du jugement que nous venons de citer. Nous sommes très-persuadé que l'éminent écrivain n'aspire nullement à ce rôle d'iconoclaste impitoyable dont on prétend lui faire honneur. Au moment même où il qualifie Chateaubriand "celui que notre siècle jeune encore salua et eut raison de saluer comme son Homère," ce serait, à mon avis, lui adresser un très-mauvais compliment que de lui supposer le genre d'ambition qui a porté malheur à Zoïle. Il y a dans son livre des nuances très-nombreuses et très-fines; l'adversaire très-passionné de M. de Chateaubriand qui parlait tout à l'heure n'a pas voulu prendre la peine de les distinguer, il a préféré tout confondre dans un même ton. Il en est résulté une esquisse très-accentuée en laideur, mais qui ne ressemble pas beaucoup plus au portrait peint par M. Sainte-Beuve qu'elle ne ressemble à l'original.

D'abord, pour ce qui concerne la valeur littéraire de M. de Chateaubriand, nous prouverons plus loin qu'avec un assez grand nombre de restrictions, dont les unes sont incontestablement justes et dont les autres

sont discutables, le jugement de M. Sainte-Beuve est en somme plus favorable qu'hostile à l'illustre écrivain. Cette partie purement littéraire du travail de M. Sainte-Beuve est de beaucoup la plus considérable et la plus remarquable. Quant aux appréciations qui portent sur le caractère *public* et sur le caractère *privé* de M. de Chateaubriand et dont les plus rigoureuses se rencontrent surtout dans des notes, dans des suppléments étrangers en quelque sorte au corps de l'ouvrage, il est certain qu'elles sont souvent empreintes d'un esprit de pessimisme chicaneur et vétilleux, qui fait penser à la Rochefoucauld transformé en critique et appliquant sa théorie négative de toute vertu à tous les actes petits ou grands d'un homme considérable. C'est là que chacun de nous peut aller chercher un plaisir qui a son prix, surtout dans nos jours, le plaisir de nous convaincre qu'un homme de génie adulé par toute la France pendant cinquante ans avait en définitive autant de défauts que nous, qui n'avons jamais eu à nous défendre que de notre propre admiration; que M. de Chateaubriand n'était, après tout, ni plus modeste, ni plus capable d'une complète abnégation, ni plus inaccessible aux séductions féminines, ni plus invariable sur quelques points, ni plus oublieux des injures que le premier critique venu. Si nous voulions nous en tenir là, et je crois que la donnée de M. Sainte-Beuve n'en va pas beaucoup plus loin, cette donnée aurait son utilité morale, en nous apprenant à ne point envier des talents, des succès et des grandeurs qui ne nous rendent ni meilleurs ni plus heureux. Mais notre amour-propre exige davantage. M. Sainte-Beuve cherche à établir que M. de Chateaubriand avait beaucoup de défauts: nous nous empressons d'en conclure qu'il n'avait absolument que des défauts, et nous le traitons avec une rigueur pleine de complaisance pour nous-mêmes, car nous châtions en lui l'usurpateur de la gloire qui aurait dû nous appartenir, et notre sévérité nous fortifie dans la conviction où nous sommes que rien ne manque à nos propres mérites. Vainement M. Sainte-Beuve, averti lui-même par un mouvement intérieur se conscience, semble vouloir, de temps en temps, nous recommander de ne pas abuser des découvertes fâcheuses qu'il a pu ou qu'il a cru faire dans le caractère de Chateaubriand; vainement il nous dira en un de ces bons moments dans une note: "Chateaubriand a été inconséquent, il s'est beaucoup contredit, je le sais bien; qui de nous, en nos temps disparates, ne s'est contredit autant que lui, et comment voulez-vous que l'on écrive et que l'on imprime durant trente années sans ce contredire? L'unité de la vie ne se rencontre que dans la brièveté des jours." (T. II, p. 394). Vainement, dans une autre note, il nous fera remarquer que "ce que Chateaubriand a toujours eu, ce qu'il a su garder jusqu'à la fin, bien mieux que ses successeurs, même les plus illustres, c'est la dignité, cette haute estime de soi qui s'imposait aux autres." (T. II, p. 114.) Vainement encore, dans un autre passage, citant ces deux mots: *honneur et liberté* du fameux discours de réception à l'Académie qui ne put être prononcé sous le premier empire, il ira jusqu'à accorder que "toute la vie publique de M. de Chateaubriand (sans les zigzags) fut le commentaire de ce texte." (T. II, p. 108.) Il suffira qu'il se livre ensuite avec trop d'abandon, dans d'autres passages que nous discuterons ailleurs, au penchant fureteur et malin qui le pousse à flairer partout

des zigzags, à les multiplier, à les exagérer plus ou moins, pour que ce qu'il nous présente une fois équitablement comme l'exception devienne, aux yeux des critiques de parti pris la règle générale. Vainement enfin l'éminent écrivain fera intervenir *un ami resté*, dit-il, *plus fidèle*, mais dont le style ressemble prodigieusement au sien, lequel dira: "Ce n'est jamais nous, ô René! qui parlerons de vous autrement que nous avons accoutumé... Nos inconstances ont été les vôtres, ne soyez jamais renié par votre race, ô René! soyez dans cette tombe tant souhaitée à jamais honoré par nous." On ne s'en obstinera pas moins à croire qu'on fait un grand plaisir à M. Sainte-Beuve en le louant de son courage à démasquer René.

Mais est-il donc bien vrai qu'il faut aujourd'hui du courage pour faire justice de ce Chateaubriand dont le charlatanisme *inouï* nous étonne et nous indigne? Il nous semble, sauf erreur, qu'on ne fait guère que cela depuis treize ans; que, par conséquent, ce genre d'intrepidité a perdu beaucoup de son mérite, et que le courage commence à désertir ce terrain pour se placer sur un autre.

Cette grande mémoire a déjà subi deux exécutions presque générales; l'une après la publication des *Mémoires d'outre-tombe*, l'autre après la publication des *Souvenirs tirés des papiers de madame Récamier*. Là, des lettres de Chateaubriand, trop multipliées sans doute, mais dont la dernière moitié nous aurait intéressés et touchés si nous les avions trouvées par hasard dans un portefeuille du dix-septième siècle, signées la Rochefoucauld et écrites à Madame de la Fayette, ne nous ont guère paru, venant de Chateaubriand, qu'une pièce de plus à l'appui du réquisitoire obligé contre son égoïsme, son scepticisme, son orgueil, sa vanité, son ingratitude, etc. Et enfin cette renommée est en train de subir une troisième exécution à l'occasion de l'ouvrage de M. Sainte-Beuve. Il y a certainement quelques exceptions à ce déchaînement, il y en a surtout une éclatante dont nous parlerons tout à l'heure; mais la défaveur est grande. Ces mêmes partis, qui autrefois ne voulaient voir dans les œuvres de M. de Chateaubriand que ce qui convenait à chacun d'eux, s'accordent précisément aujourd'hui à n'y chercher que ce qui leur déplaît. Le critique philosophe et démocrate que nous citons plus haut et qui paraît persuadé qu'il faut du courage pour démasquer ce grand charlatan, ne se doute peut-être pas que M. Louis Veillot a le même courage que lui, et que, sauf des différences de forme, il professe à peu près les mêmes opinions que lui sur le *faux grand homme*.

Veut-on voir maintenant un protestant faire chorus contre M. de Chateaubriand avec un libre penseur et un catholique? Rien de plus facile. Nous ouvrons par hasard une brochure nouvelle intitulée modestement: *Ce qu'il faut à la France*. L'auteur n'est pas philosophe, car il malmène à outrance Voltaire et Rousseau. Il n'est pas non plus catholique, car il déclare que le catholicisme "est une religion *décépité* qui n'a jamais suffi à la France, et qui ne peut pas satisfaire ses besoins religieux." Nous le croyons protestant. Cependant il débute en disant que "son siècle l'écouterait, parce qu'à défaut d'autorité il a la foi, tandis que son siècle ne l'a pas, et qu'un seul homme qui croit est plus fort que des milliers qui ne croient point." Ceci nous porterait à penser que, s'il est protestant, il n'appartient

à aucune communion religieuse bien déterminée, attendu que si son siècle tout entier n'a pas la foi, et si lui seul a été favorisé de ce don, il en résulte qu'il est de sa religion à lui, ou plutôt qu'il représente à lui seul toute la religion. Ce qui nous confirme dans cette idée, c'est qu'il conclut en disant que tous les maux de la France tiennent à ce qu'elle ignore l'existence d'un livre qu'on appelle l'Évangile, et, allant au-devant d'une objection probable, il s'écrie : " Mais l'Évangile, nous dira-t-on, est-ce donc pour elle quelque chose de nouveau ? Ne le connaît-elle pas depuis longtemps ? Non, elle ne le connaît pas, car elle ne l'aime pas : ou on lui défend de le lire, ou on le lui montre par lambeaux, travesti, défiguré, tronqué." Nous avons cru jusqu'ici, non-seulement que l'Église catholique ne défendait pas la lecture de l'Évangile, mais qu'il existait en France un assez grand nombre de protestants qui avaient la prétention de connaître ce livre divin dans son intégrité et sans aucun travestissement. Nous nous sommes sans doute grossièrement trompé, ou bien l'auteur de la brochure a une manière de lire l'Évangile qui lui est particulière et qui le distingue de tous les autres Français. Ceci semblerait en effet résulter des paroles que l'auteur adresse directement à sa patrie, qu'il appelle cette France pécheresse, en lui présentant l'Évangile : " Prends et lis ! lui dirons-nous avec cette voix mystérieuse qui parlait à saint Augustin sous les arbres du jardin." Et si, en lisant le saint volume à genoux, sous le regard de Dieu, loin de toute influence humaine, elle (la France) n'y trouve pas l'apaisement de toutes ses angoisses... eh bien, qu'elle retourne, à son choix, au catholicisme ou à l'incrédulité !"

Cette brochure est certainement remplie de bonnes intentions, et nous n'aurions jamais songé à lui adresser la plus légère critique, si elle ne rentrait pas forcément dans notre sujet. Mais il faut que l'air qu'on respire aujourd'hui en littérature soit bien chargé d'hostilité contre Chateaubriand, pour qu'un auteur, fort estimable d'ailleurs, qui a écrit de meilleures pages dans un genre moins imprégné d'apostolat, et qui aime tant l'Évangile, n'ait pas pu résister au besoin de donner en passant, à l'auteur du *Génie du christianisme*, un grand coup de massue.

Cette glorieuse mémoire s'en relèvera, nous l'espérons, mais ce coup de massue contraste assez par sa rudesse avec les paroles d'un autre protestant plus compétent peut-être en littérature et non moins compétent en morale que nous citions au début de ce travail, pour nous faire une loi de le signaler ici comme témoignage du changement qui s'est opéré dans les esprits depuis la mort de Chateaubriand.

Il est bien vrai que l'auteur de la brochure en question ne s'appuie pas seulement sur l'Évangile pour démolir l'auteur du *Génie du Christianisme*, il prétend s'appuyer, lui aussi, sur le dernier ouvrage de M. Sainte-Beuve; il dit de l'éminent critique : " En rendant la sentence, il l'a exécutée." Ce tour est ingénieux; mais, puisque l'exécution est accomplie, pourquoi ne pas se contenter de la reproduire en la résumant dans la juste mesure où elle est faite, au lieu de s'abandonner à l'ambition malheureuse de la refaire en la chargeant et en la défigurant? Écoutons donc cet auteur évangélique jugeant à son tour M. de Chateaubriand.

" Nous n'avons pas connu l'homme, dit-il, bien que nous l'ayons toujours deviné d'instinct; nous nous sen-

tons donc plus à l'aise pour le juger. Malgré quelques pages enchanteresses, quelques épisodes brillants semés çà et là dans ses écrits, Chateaubriand, qui n'a jamais su faire un livre complet, n'arrivera pas tout entier à l'immortalité. Charlatan de religion, comme de royalisme et plus tard de liberté, mais dénué au fond de toute conviction sérieuse, il a pu tromper ses contemporains, il ne trompera pas la postérité. Quant au soi-disant réveil dont on lui fait honneur, c'est en vérité ravaler trop bas la foi chrétienne, habituée à planer sur le monde de l'esprit, que de la faire descendre ainsi dans ce domaine des sens qu'elle a toujours dédaigné."

M. Sainte-Beuve, qui en toutes choses aime tant la mesure, nous voulons dire sa mesure, et qui dans son livre sait parfois si bien redresser ceux qui la dépassent, ne se retournera-t-il donc pas un peu contre ses propres panégyristes? N'est-il pas évident qu'ils n'ont pas bien compris son ouvrage, que leur sagacité à saisir les nuances laisse à désirer, et qu'ils paraissent décidément ne tenir aucun compte des vœux de cette autre partie de lui-même, de cet ami resté plus fidèle qui défend Chateaubriand et demande que sa mémoire soit toujours honorée?

Parmi les adversaires actuels de l'illustre écrivain, il en est qui, ne voulant point désavouer leur ancienne admiration et désirant la concilier avec leur sévérité récente, prétendent que le phénomène dont nous sommes étonné s'explique de la manière la plus simple. Suivant eux, c'est à M. de Chateaubriand seul qu'il faut s'en prendre si sa gloire a subi une altération considérable et soudaine; c'est lui qui, libre de la conserver intacte, a jugé à propos de la compromettre gravement en nous laissant sous forme de testament ses *Mémoires d'outre-tombe*, c'est-à-dire un ouvrage complètement indigne de ses précédents écrits sous le rapport littéraire, et encore plus fâcheux pour lui sous le rapport moral, car il se complait, disent-ils, à y étaler de telles misères d'infatuation personnelle, des sentiments si égoïstes, si dédaigneux et si haineux, que toutes nos illusions tombent et qu'il nous faut bien à regret lui retirer en même temps et notre sympathie et notre estime. Dans cette catégorie de critiques figure un écrivain d'une haute distinction dont nous honorons beaucoup le talent et le caractère, mais qui nous permettra de le récuser jusqu'à un certain point comme juge, parce qu'il a contre M. de Chateaubriand de légitimes griefs. Cet écrivain, pour rendre avec plus de force l'idée que nous venons de lui emprunter, emploie la comparaison suivante : " Ne dirait-on pas, s'écrie-t-il, ce moine du moyen âge mort en fausse odeur de sainteté, qui, au milieu de son service funéraire, éleva sous son linceul une voix lamentable pour raconter à ses frères les faiblesses cachées de sa vie."

L'auteur de cette comparaison ne fait-il pas ici trop bon marché et de sa propre perspicacité et de celle du public?

Il est bien vrai que M. de Chateaubriand est mort entouré, nous venons de le constater, d'un respect que peu d'hommes éminents ont obtenu à un égal degré, mais ce respect, cette vénération même, avaient pourtant des limites, et les plus fanatiques n'allèrent jamais jusqu'à espérer pour lui une canonisation en forme.

Était-il donc vraiment impossible, sans connaître sa *confession posthume*, de soupçonner les défauts plus ou moins graves qui se mêlaient à ses nobles qualités?

Avant de se confesser dans les *Mémoires d'outre-tombe*, M. de Chateaubriand s'était confessé durant quarante ans devant le public, et cette confession en quarante volumes, depuis ses premiers ouvrages jusqu'au *Congrès de Vérone*, aux pamphlets politiques, publiés sous le gouvernement de Juillet, et à la *Vie de Rance*, cette confession, quoique involontaire et incomplète, en disait cependant assez pour permettre à chacun de reconnaître, même sans un grand effort de discernement, qu'entre ce noble génie et un saint la distance était encore très-grande. Et cependant, quoique la France, eût certainement cette conviction, quoiqu'elle ne vît dans M. de Chateaubriand ni le plus humble, ni le plus simple des hommes, ni le plus rigoureux pour lui-même, ni le plus indulgent pour les autres, elle s'obstinait à le croire digne de son admiration et de son respect.

Si l'on nous dit que les défauts du caractère et du talent de cet homme illustre sont plus accusés dans les *Mémoires d'outre-tombe* que dans ses précédents écrits, nous le reconnâtrons volontiers. Mais il s'agit de savoir si cet ouvrage trop vanté avant sa publication, trop déprécié après, est vraiment de nature à porter à la renommée de l'auteur une atteinte mortelle, à faire oublier des œuvres consacrées par les suffrages de trois générations, et à obscurcir tant l'éclat d'une longue et honorable vie. Il s'agit de savoir si la réaction d'injustice dont souffre depuis treize ans la mémoire d'un homme qui eut le tort d'être souvent injuste envers ses adversaires n'aura point de terme. Il s'agit enfin de savoir si, pour n'être pas digne d'une canonisation à laquelle il ne prétendait point, M. de Chateaubriand a mérité l'espèce d'anathème dédaigneux dont il est l'objet de la part du plus grand nombre des critiques et qui ne tendrait à rien moins qu'à lui enlever le bien auquel il tenait le plus et pour lequel nul homme de son temps n'a fait plus de sacrifices que lui, c'est-à-dire l'estime de la postérité.

La question vaut la peine d'être étudiée sérieusement et impartialement, car ce n'est pas la renommée d'un seul homme qui est ici en jeu, c'est celle de plusieurs; si, en effet, l'avenir devait ratifier l'affront journalièrement infligé à la mémoire de l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs*, s'il devait consacrer comme une vérité définitive cette sentence moutonnière que des critiques dénigrants se passent en quelque sorte de main en main: "En politique et en religion ce ne fut qu'un charlatan; en littérature, il n'a pas laissé un bon livre;" si ce devait être là sur Chateaubriand le dernier mot de la postérité, quel est celui de ses plus illustres survivants qui, en présence d'une telle rigueur, d'une si grande et si complète déchéance, pourrait compter absolument que la postérité ne lui sera point sévère, et ne devrait pas s'appliquer plus ou moins ce verset des Psaumes: *Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit?*

Comment ne pas s'effrayer un peu pour M. de Lamartine, par exemple, quand on voit ce grand poète qui a partagé avec M. de Chateaubriand les adorations de notre jeunesse à tous, qui depuis a joué un rôle politique diversement apprécié, pour lequel l'avenir sera peut-être rigoureux, quand on le voit se charger lui-même de recommander en quelque sorte aux sévérités de l'histoire son glorieux dévancier dans les lettres et dans la politique, et, sans y être conduit par ce droit de représailles que l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*

a malheureusement donné à d'autres, se laisser entraîner, par le mouvement d'une plume qui ne s'arrête plus, à attaquer vaguement, mais d'autant plus cruellement, la mémoire de M. de Chateaubriand sur des points délicats, qui avant lui n'avaient été touchés par personne? M. de Lamartine ne se contente pas en effet, dans ces entretiens littéraires qu'il improvise avec un laisser aller très-dangereux pour sa gloire, de déprécier trop souvent et le génie littéraire et le caractère politique de son illustre prédécesseur, de le peindre en laid même dans sa personne, en nous le montrant *qui dissimule derrière des paravents et des fauteuils la disgrâce de ses épaules inégales*, c'est-à-dire en insinuant à ceux qui ne l'ont pas vu qu'il était bossu; il va plus loin, car, en parlant de l'opposition de M. de Chateaubriand sous la Restauration, il écrit tout couramment, et comme la chose la plus simple du monde, le passage que voici: "Cependant, pour fermer la bouche de M. de Chateaubriand, d'où sortaient des tempêtes, ou du moins des bruits qui importunaient la royauté, il fallut payer *plus d'une fois* ses dettes." Une telle affirmation, présentée sous une telle forme, valait peut-être la peine d'être bien précisée et bien prouvée. M. de Lamartine, persuadé sans doute que l'erreur, l'inexactitude ou l'exagération en de telles matières n'ont d'inconvénients que pour les vivants, ne juge pas cela nécessaire, et, après avoir porté ce coup comme en se jouant, il passe outre et nous renvoie, pour un plus ample informé, à des *anecdotes bien curieuses*, dit-il, qui paraîtront un jour dans des Mémoires, jusqu'ici inédits, de M. de Vitrolles.

Heureusement que M. Sainte-Beuve, plus équitable et plus scrupuleux dans sa rigueur, a cru devoir dissiper le nuage où nous laisse M. de Lamartine. Après avoir signalé "la franchise *sans bornes et sans mesure* avec laquelle ce dernier s'exprime aujourd'hui sur le compte de son *glorieux ancien et de son rival si longtemps respecté*" (signalement qui, par parenthèse, n'est pas tout à fait celui de la circonstance, car on aimerait ici une franchise plus complète), M. Sainte-Beuve nous explique en quoi consiste ce témoignage de M. de Vitrolles dont M. de Lamartine fait un emploi si vague et si meurtrier.

D'après les informations de l'éminent critique, et d'après celles que nous avons recueillies nous-même, il paraît que M. de Chateaubriand, considérant comme un droit acquis le titre et la pension de 12,000 francs attachée au titre de ministre d'Etat, "place réputée, dit-il, jusque-là inamovible," ayant obtenu ce titre et cette pension dans un moment où les concurrents n'abondaient pas, c'est-à-dire pendant l'exil de Louis XVIII à Gand; en ayant été dépouillé après la publication de la *Monarchie selon la Charte*; ayant été réintégré une première fois dans ce titre et dans cette pension à l'occasion du baptême du duc de Bordeaux, pour en être de nouveau dépouillé en 1824 lors de son expulsion du ministère Villèle, aurait, si l'on en croit M. de Vitrolles, exigé, après le renversement de ce ministère en 1828, et avant de consentir à accepter l'ambassade de Rome, la restitution de tous les arrérages de cette pension de ministre d'Etat pour tout le temps où il en avait été, suivant lui, *indûment* privé.

Nous ne nous chargerons pas de discuter le récit de M. de Vitrolles, puisqu'il n'a pas encore été publié; nous ne nous chargerons pas non plus d'établir que, si M. de Chateaubriand a eu cette prétention, elle était

légitime. Mais ce qui nous aide à croire que si le fait est exact, la prétention bien ou mal fondée, était du moins sincère, c'est que M. de Chateaubriand nous apprend lui-même dans ses *Mémoires* qu'après la brutale destitution dont il avait été l'objet en 1821 on lui offrit un nouveau brevet de cette même pension, signé de l'un des ministres qui l'avaient si gravement offensé, et qu'il *le refusa*, ne voulant pas recevoir à titre de grâce, de la part d'un ennemi, ce qu'il regardait comme un droit acquis en vertu de l'ancien brevet. Il est vrai qu'il ne nous parle pas dans ses *Mémoires* du fait raconté par M. de Vitrolles, et qui se serait passé quatre ans après, en 1825. Son silence sur ce point, si le fait est réel (ce que nous n'affirmons ni ne contestons), suffit pour indiquer que, s'il se croyait le droit d'imposer cette condition avant de partir pour Rome, il n'était pas bien sûr de faire partager son opinion à ses lecteurs, et que ce genre de pression exercé par un vainqueur en vertu d'un titre fort contestable offrait quelque chose d'irrégulier qui troublait le sentiment très-vif qu'il eut toujours de sa dignité d'homme public.

Dans tous les cas, et quels que puissent être les récits de M. de Vitrolles ou de toute autre personne sur M. de Chateaubriand, il n'y a pas, suivant nous, de témérité à affirmer d'avance que si l'on découvre, par hasard, dans la vie de cet homme illustre, quelque circonstance où il aura pu subir, avec un certain désavantage pour sa mémoire, ces nécessités financières qui ont pesé plus fâcheusement sur d'autres hommes considérables avant et après lui, et auxquelles bien d'autres personnages encore ont su habilement se soustraire, soit en se faisant beaucoup donner par leur souverain sans rien exiger, soit en utilisant au profit de leurs propres affaires leur influence sur les affaires de l'État, jamais du moins on ne parviendra à prouver qu'il ait mérité la cruelle expression qu'emploie si légèrement à son égard M. de Lamartine, et qu'il soit de ceux desquels on puisse dire *qu'on leur ferme la bouche* avec de l'argent; car, s'il en était ainsi, cette bouche redoutable eût été plus souvent fermée, et M. Sainte-Beuve n'aurait pas pu faire à M. de Chateaubriand le reproche, sous certains rapports mieux fondés, d'avoir, sur quarante-quatre ans de vie publique (de 1804 à 1848), passé non pas quarante-deux ans (il nous semble que l'éminent critique farce un peu), mais environ quarante ans dans l'opposition la plus éclairée. En nous étonnant et en nous affligeant des rigueurs de M. de Lamartine envers la renommée d'un vieux compagnon de gloire, nous devons toutefois reconnaître que ces rigueurs de la part d'un génie bienveillant par nature, assez généralement disposé à peindre en beau les personnes et les choses, et qu'on pourrait même dire prodigue de compliments pour les vivants, sont certainement un des signes les plus manifestes de l'extrême défaveur qui en ce moment pèse sur la mémoire de M. de Chateaubriand.

Cette défaveur sera-t-elle durable? Ne tient-elle pas, en partie du moins, à des causes passagères, qui déjà s'anéantissent et qui bientôt disparaîtront? A côté des symptômes de disgrâce que nous venons de signaler, n'existe-t-il pas des symptômes contraires qui tendent à rétablir l'équilibre, entre l'admiration outrée et sans bornes qui fut prodiguée au glorieux vivant, et l'espèce de revanche que l'esprit de dénigrement si longtemps comprimé semble vouloir prendre sur lui après sa mort? C'est ce qu'il nous reste à examiner

avant d'essayer de faire de notre mieux et sans autre préoccupation que celle de la vérité la part du bien et du mal dans les œuvres, la vie et le caractère de M. de Chateaubriand.

L. DE LOMÉLIE.

ESQUISSES NATIONALES.

LES TROIS DIABLES.

Il y avait une fois un cordonnier qui s'appelait Richard, quoiqu'il ne fut pas riche, tant s'en faut. Il est probable que s'il eut eu à se baptiser lui-même, il se serait donné un autre nom; mais comme vous le savez, chers lecteurs, on n'est pas plus maître de son nom que de l'avenir. On les prend tous deux comme ils tombent.

Il n'en est pas moins vrai, soit dit en passant, que le nom et la personne ne s'accordent pas toujours. Je me rappelle avoir connu dans le temps un monsieur qui répondait au nom de Beaufils et qui, sans contredit, était bien le plus affreux petit bonhomme que la terre eut jamais porté; et je vois passer presque tous les jours un autre monsieur nommé Court-bras qui possède cependant une paire de bras qui remplaceraient très-avantageusement les ailes d'un moulin à vent.

Mais revenons à Richard. Si c'était absolument nécessaire, je vous tracerais bien son portrait, mais comme ça pourrait trainer mon histoire en longueur, je me contenterai de vous dire qu'il n'était ni trop grand, ni trop petit de taille; ni gros ni maigre, entre les deux; ni beau ni laid. C'était, en un mot, un homme comme ils ne sont pas rares. Son âge, il ne le savait pas au juste, cependant il aurait pu vous le dire à dix ans près, et au moment où commence notre récit, le brave Richard tirait sur cinquante.

Il n'y avait pas à dix lieues à la ronde, un ouvrier qui travaillât plus rudement et qui fit de meilleur ouvrage que le bonhomme Richard: levé au petit jour et battant la semelle ou tirant ses points jusqu'au coucher du soleil, à peine se donnait-il le temps de prendre ses repas; malgré cela, il demeurait pauvre, et pauvre comme Job.

Ça vous étonne n'est-ce pas, lecteurs; un peu de patience, s'il vous plaît, ça ne vous étonnera plus tout à l'heure.

Il faut savoir que le bonhomme Richard avait une femme. Il n'y a là rien de bien extraordinaire, allez vous dire sans doute. Un cordonnier qui tire sur cinquante a certainement bien le droit d'avoir une femme; et ceci n'explique pas du tout pourquoi le bonhomme Richard demeure pauvre comme Job.

Peut-être avait-il sa maison pleine d'enfants et de petits enfants?

—Il n'en avait jamais eu ?

—Alors c'est que ses pratiques ne le payaient point ?

—Pas le moins du monde, tous ceux qui se faisaient chausser par le père Richard le payaient comme le roi.

—Mais s'il n'avait pas d'enfants et si tout le monde le payait comme le roi, le bonhomme devait vivre à l'aise ou bien il faut qu'il n'eût point d'ouvrage les trois quarts du temps.

—Pardon, j'ai dit tout à l'heure qu'il travaillait tous les jours, les dimanches et fêtes exceptés, depuis le matin jusqu'au soir : huit heures l'hiver, treize et quatorze pendant l'été ; mais quand bien même il aurait travaillé et gagné dix fois plus, le pauvre Richard serait toujours resté sans le sou, car il avait le malheur d'avoir une femme qui buvait.

S'il gagnait une piastre, sa femme avait soif pour deux. Elle buvait comme un tron, comme plusieurs éponges, cette malheureuse créature : aussi n'était-elle connue dans l'endroit que sous le sobriquet peu flatteur de l'ivrognesse.

Richard avait beau cacher son argent, quand il en recevait, sa femme suretait si bien les moindres recoins de la maison, qu'elle finissait toujours par trouver la cachette, et je n'ai pas besoin de vous dire que les écus du bonhomme ne prenaient pas alors le chemin de l'église.

Il arriva cependant que ça finit par tanner la vieille d'avoir toujours à chercher l'argent que son mari s'obstinait à cacher, et il lui passa un jour dans l'esprit une effroyable idée — c'est étonnant comme les ivrognes ont toujours de mauvais desseins — elle s'avisa d'invoquer le diable.

Lecteurs, il y a un proverbe qui dit : lorsqu'on parle du diable, il montre les cornes ; rien n'est plus vrai. A peine la Richard l'eut-elle appelé, que le diable apparut.

—Que me voulez-vous, bonne femme, lui dit-il de sa voix la plus douce ; pour avoir votre âme, il n'est rien que je ne fasse.

—Eh bien ! répondit l'ivrognesse, entre deux hoquets, si tu veux me donner assez d'argent pour que je puisse boire tous les jours pendant un an, autant de rhum que je voudrai, je te donnerai mon âme.

—A la bonne heure, voilà qui est bien parlé reprit le diable en ricanant et en tirant de sa poche une bourse pleine d'or : tenez brave femme prenez, et buvez comme il faut et du meilleur, mais rappelez-vous que dans un an et un jour, vous m'appartenez ; bon soir ! — et le diable disparut.

Deux jours après que l'ivrognesse s'était vendue de la sorte, corps et âme ; un pauvre vient à passer devant la porte de Richard, et s'arrêta demandant la charité.

Assis sur son banc, et martelant des empeignes à coups redoublés, le père Richard ne remarquait pas sa présence.

—La charité, s'il vous plaît, mon petit frère, répéta le mendiant.

—Je n'ai rien à vous donner, pauvre homme, et je vous assure que ça me fait bien de la peine de ne pouvoir vous soulager, dit Richard en essuyant une larme avec le coin de son tablier de cuir. Le bon Dieu m'est témoin que je ne demanderais pas mieux que de pouvoir venir au secours des pauvres, mais par malheur je n'ai jamais un sou par devant moi, ma femme boit tout mon gagne. Voilà trente ans que ce commerce-là dure, et le diable seul sait quand ça finira, car je crois bien qu'elle a été ensorcelée.

A ces mots, il s'opère quelque chose d'étrange dans le maintien du pauvre qui se transfigura pour ainsi dire.

—Vous avez bon cœur, dit-il au père Richard, en jetant sur le cordonnier un regard de profonde commisération : eh bien, je veux vous récompenser de vos excellentes intentions à mon égard. Que puis-je faire pour vous, que voulez-vous, que souhaiteriez-vous, parlez : ce que vous demanderez vous sera accordé, je vous le promets.

Le père Richard étonné de ce langage, répondait à son interlocuteur avec une sorte de stupéfaction mêlée de respect et ne savait que penser.

—Voyons, parlez brave homme, tenez, pour vous mettre plus à l'aise, je vous accorde trois souhaits, vous n'aurez que l'embarras du choix.

Cependant le cordonnier continuait à garder le silence et semblait n'accepter qu'avec défiance, cette étonnante proposition. Evidemment il croyait avoir devant lui quelque jeteur de sorts comme il en passe de temps à autre dans les campagnes.

—Ce que vous me dites là est-il bien sûr, dit, enfin le père Richard, en accentuant chaque syllabe et en regardant fixement le mendiant, comme s'il eut voulu lire jusqu'au fond de son cœur.

—Aussi sûr qu'il y a un Dieu dans le ciel, et que vous êtes là sur votre banc, père Richard.

—Eh bien reprit le bonhomme d'un ton décidé, puisque vous voulez être si bon pour moi quoique je ne vous ai jamais vu ni connu, je souhaite d'avoir un banc sur lequel tous ceux qui viendront s'asseoir ne pourront se lever que par ma volonté.

—Et d'un, dit le mendiant, voici le banc.

—Je voudrais aussi un violon, et tant que je jouerais sur ce violon tous ceux qui l'entendraient danseraient bon gré mal gré.

—Et de deux, dit le mendiant, voici le violon, avec son archet et des cordes de rechange.

—Je voudrais encore un sac, et tout ce qui entrerait dans ce sac n'en sortirait que par ma volonté.

—Et de trois, dit le mendiant, voici le sac. Maintenant que le bon Dieu vous bénisse, et au revoir, père Richard.

Il n'y a rien au monde, dont on semble faire moins de cas, que du temps, et cependant rien ne s'écoule plus vite.

Au bout d'un an et un jour le diable qui n'avait pas oublié la femme du cordonnier, s'en vint tout droit chez Richard.

—Tiens, pensa le bonhomme en le voyant, voilà un visage nouveau, qui es-tu ? demanda-t-il d'un ton un peu brusque au visiteur qui arpentait, sans façon, la chambre de long en large, comme s'il fut devenu tout d'un coup maître de la maison.

—Je suis le Diable, répondit celui-ci sans cesser sa promenade.

—Et que viens-tu faire ?

—Je viens quérir ta femme !

—Ah tu viens quérir ma femme ; prends la, tu me rends un fameux service va ! elle est couchée pour le moment, elle n'en peut plus, depuis un an elle n'a pas été à jeun une pauvre petite heure ; mais assieds-toi donc un instant.

Le diable s'assit sans façon sur le banc dont j'ai parlé.

Dès qu'il fut assis comme il faut, Richard dit au diable : — Tiens, voilà ma femme qui tousse, elle ne tardera pas à se lever, va donc la prendre.

Mais le diable eut beau faire des efforts inouïs pour se remettre debout, il eut beau se démener et se démeneras-tu, comme s'il eut été au foud d'un bénitier, il demeurerait cloué sur le banc.

Richard en voyant les contorsions et les affreuses grimaces du maudit riait dans sa barbe, tandis que sa femme tenant la porte de sa chambre entrebâillée, criait à son mari d'une voix éraillée et pleine de larmes :

—Tiens-le bien Richard, tiens le comme il faut mon homme, ne le lâche pas, mon cher petit mari, je t'assure que je ne boirai plus.

Richard tint le diable assis de la sorte pendant neuf jours.

Au bout de ce temps, le malheureux s'était tellement secoué qu'il n'avait plus de forces.

Vaincu par la douleur, il dit à Richard : Ecoute, si tu veux me lâcher, je te laisserai encore ta femme pour un an et un jour.

—C'est bon, dit Richard, lève toi. Bon voyage et au plaisir de ne plus te revoir.

Il faut savoir, chers lecteurs, que ce diable qui avait acheté l'âme de la Richard avait deux frères. Ses deux frères et lui faisaient trois :

trois frères ou trois diables comme vous voudrez.

Dès qu'il arriva dans l'enfer, tout en boitant, tant il souffrait à l'endroit que vous savez, ses deux frères n'eurent rien de plus pressé que de lui demander ce qu'il avait fait pendant cette longue absence.

—Ce que j'ai fait, répondit piteusement le diable, depuis que je suis parti, j'ai demeuré assis sur un banc, et il se mit à raconter de point en point sa malencontreuse aventure.

—Ce n'est rien, petit frère, dit alors un des deux diables, la prochaine fois, ce sera moi qui irai chercher la Richard, et foi de bon diable je te garantis bien qu'elle ne m'échappera pas.

Au bout d'un an et un jour, voilà donc le diable qui avait ainsi parlé, qui se présente chez le cordonnier. Notez-bien, lecteurs, que sa femme buvait de plus belle ; car comme dit le proverbe—qui a bu boira. Il y aurait eu, d'ailleurs, grandement à s'étonner qu'elle fut devenue tempérante. Est-ce qu'on peut pratiquer la tempérance quand on a le diable dans le corps ?

—Tiens, voilà encore un visage nouveau dit Richard en voyant le diable qui se tenait debout d'un air de déplaisir.

—Qui est-tu ? demanda le cordonnier.

—Je suis le diable.

—Que veux-tu ?

—Je viens quérir ta femme.

—Je t'en serai bien reconnaissant, ce sera un bon débarras ; mais assieds-toi donc, tu m'as l'air fatigué !

—M'asseoir, hé ! hé ! pas si fou, mon frère n'est pas encore guéri.

—Tu ne veux pas t'asseoir, tant pis, reste debout comme un cheval.

En disant ces mots, le père Richard alla décrocher son violon, se l'ajusta délicatement sous le menton et prit son archet de la main droite.

Le diable le regardait faire sans souffler mot, immobile et roide comme un piquet.

—Allons ! pensait le cordonnier, en regardant son vis-a-vis sous cape, tu ne veux pas t'asseoir, tu ne veux pas marcher, eh bien tu danseras, maudit ! et je promets que tu sauteras comme tu n'as pas encore sauté de ta vie.

Et Richard hasarda une note sur son violon.

Aussitôt le diable leva la jambe, la pointe de son pied gauche tournée en dedans.

Puis, vint une seconde note, et le diable fit un pas en cadence.

Puis, le cordonnier attaqua résolument un air animé, et le diable se mit à danser, à tourner et à voltiger se livrant à une polka désordonnée, furieuse, car il est bon de noter, en passant, que la polka est une des danses favorites du diable.

Richard le fit sauter de la sorte pendant douze jours.

Le douzième jour, sur le soir, comme le soleil allait se coucher, le pauvre diable était tellement échauffé qu'il en avait le poil rouge, les yeux lui sortaient de la tête et sa langue était sèche comme un charbon.

—Arrête Richard, s'écriait-il de temps à autre, d'une voix étouffée, arrête, je suis éreinté....

Mais Richard jouait de plus belle, et le diable valsait malgré lui.

A la fin, n'en pouvant plus, le diable dit à Richard :

—Si tu veux ne plus jouer, je te laisserai encore ta femme pour un an et un jour.

—C'est bien, dit le cordonnier, et il racrocha son violon, tandis que le diable hors d'haleine s'essuyait les babines.

~

Quand il s'en revint vers ses frères ; du plus loin que ceux-ci l'aperçurent, celui qui avait mal aux fesses se mit à crier de toutes ses forces :

—Je crois que tu t'es assis, hein ?

—Pas du tout.

—Mais qu'as-tu fait alors pendant douze jours ! dit l'aîné.

—Ne m'en parlez pas ; voilà douze jours que je danse, ce Richard là est un diable d'homme.

—Ouaïche ! vous êtes deux poules mouillées, s'écria alors le plus vieux en faisant un geste de mépris, la prochaine fois ce sera moi qui irai quérir la Richard, et nous verrons si un méchant cordonnier me fera la loi.

~

Au bout d'un an et un jour, l'aîné des diables arrive à son tour chez le cordonnier.

—Tiens, encore un visage nouveau, fit Richard ? Qui es-tu ?

—Je suis le diable.

—Que veux-tu ?

—Je viens quérir ta femme.

—J'en suis bien fier, elle est allée boire dans le fort ; tout à l'heure quand elle rentrera, tu n'auras que la peine de l'emmener. Mais assieds-toi donc, un instant.

—Non, je ne m'assieds-pas.

—Aimes-tu la musique, veux-tu que je te joue un petit air de violon ?

—Je te le défends bien. Va me chercher ta femme, c'est tout ce que je te demande.

—Un instant, dit Richard en prenant le sac que vous connaissez, je vous l'apporterai dans cette poche, si vous voulez bien me faire un plaisir.

—Quoi, dit le diable !

—Eh bien, reprit Richard, on dit que le diable est fin...

—Et puis.

—On dit qu'il peut se métamorphoser comme il veut et quand il veut.

—Ça c'est vrai, affirma le diable en se rengorgeant.

—Moi je n'en crois rien, continua Richard, et je serais curieux de le voir. Métamorphose-toi donc un peu en quelque chose ?

—En lion ?

—Non, tu pourrais m'étrangler : change-toi en petit animal, afin que je puisse te caresser, fais-toi rat, par exemple ?

—Tiens, regarde-bien m'y voici : le diable s'était transformé en rat ; mais en un clin d'œil, Richard l'empoigna, le jette dans son sac, qu'il lia comme il faut, se le met sur le dos et passe la porte.

Ainsi équipé, il va tout droit chez le forgeron.

—As-tu de l'ouvrage, compère ?

—Non.

—Et ton apprenti en a-t-il ?

—Non.

—Ça s'adonne bien, je vous en apporte, pour une quinzaine, dit Richard en déposant son sac sur l'enclume dans lequel le diable gigotait de son mieux. Vous allez prendre tous les deux vos marteaux les plus lourds, et vous me battrez ce sac, jusqu'à ce qu'il soit aussi aplati qu'une feuille de papier. Surtout tapez dur.

Voilà donc le forgeron et son apprenti qui se mettent en face l'un de l'autre, à battre sur l'enclume de toutes leurs forces.

Bim, bam, boum. Le diable en sautait et les marteaux fesaient du feu.

Les deux hommes martelèrent de la sorte pendant quinze jours.

Sur la fin du quinzième jour, à la nuit tombante, le diable qui avait tous les os rompus dit à Richard : si tu veux me lâcher, je t'abandonne tous mes droits sur ta femme. Si elle est damnée, nous l'aurons toujours ; si elle fait son salut, tant mieux pour elle ;

—Ça me va, répondit Richard en ouvrant le sac, et le diable disparut comme un feu follet.

~

Quelques temps après, il arriva que la femme de Richard mourut.

Comme elle avait vécu en ivrognesse, et qu'elle était morte ivrognesse, aussitôt qu'elle arriva à la porte du paradis, elle dut faire demi-tour et tomba en enfer où les diables la chauffèrent comme il faut.

Quand Richard mourut à son tour, il alla cogner à la porte du paradis.

St. Pierre voyant arriver le cordonnier lui dit :

—N'es-tu pas Richard ?

—Oui.

—N'est-ce pas toi qui avais une femme qui buvait tout ton gagne ?

—Oui.

—Te rappelle-tu ce mendiant qui t'accorda trois souhaits à ton choix ?

—Je m'en souviens, comme si c'était arrivé hier, quoiqu'il ait coulé bien de l'eau à la rivière depuis ce temps-là.

—Eh bien continua St. Pierre, ce mendiant, c'était moi, et puisque tu n'as pas eu le bon esprit de souhaiter le paradis, va te promener en enfer.

—Comme il vous plaira, dit le cordonnier en tirant sa révérence.

Arrivé à la porte de l'enfer, Richard cogne.

—Qui est là ?

—C'est Richard.

—Richard le cordonnier ! exclamèrent les diables qui faisaient chauffer sa femme à blanc.

—Oui, Richard le cordonnier.

—As-tu ton banc, demanda le premier diable.

—As-tu ton violon, as-tu ton sac, demandèrent les deux autres.

—Oui, j'ai mon banc, mon violon et mon sac répondit Richard d'une grosse voix !

—Va-t-en alors, maudit ! va-t-en, hurlèrent les trois diables, et Richard reprit la route du paradis.

Mais St. Pierre qui voulait apparemment éprouver le cordonnier ne le reçut pas davantage, et Richard s'en retourna cogner à la porte de l'enfer.

—Qui cogne-là ! demandèrent les diables.

—C'est Richard.

—On ne te veut pas, va-t-en !

—Que vous me vouliez, ou que vous ne me vouliez pas cria Richard, vous allez toujours m'ouvrir la porte. Croyez-vous que j'aie l'envi de passer l'éternité dans le chemin ? Ouvrez ! vous dis-je, et de suite, ou j'enfonce la boutique, et je mets l'un de vous sur mon banc, je fais danser l'autre, et je martelle le troisième dans mon sac jusqu'à la fin des siècles.

Les trois diables qui connaissait Richard ouvrirent alors le guichet et se mirent à parler.

—Que veux-tu pour nous laisser tranquilles ? dirent-ils ensemble au cordonnier.

—Je veux l'âme de ma femme répondit Richard.

—L'âme de ta femme, tu ne l'auras pas. Elle est morte ivrognesse ; toute sa vie, elle nous a appartenu, et elle nous appartiendra de toute éternité : Il n'y a pas plus de pardon au ciel qu'en enfer pour les ivrognes. Nous allons te donner en échange cent âmes. Ouvre ton sac : tiens, voici les âmes d'une douzaine de marchands qui ont vendu à faux poids ;

—Merci, fit Richard, en ouvrant son sac, pour faire descendre jusqu'au fond ces douze âmes.

—Voici maintenant les âmes de deux douzaines d'avocats et de médecins qui ont tué leurs malades, et mangé les veuves et les orphelins pardessus le marché.

Voici une brassée d'âmes qui ont appartenu à des usuriers et à des gens morts sans payer leurs dettes, combien y en a-t-il ?

—Trente, dit Richard. Ça m'en fait soixante et cinq. Donnez-en encore.

—Attrape celles-ci, firent les diables en jetant dans le sac une autre douzaine. Ce sont les âmes de douze aubergistes licenciés. Combien t'en manque-t-il ? pour un cent ?

—Vingt-trois reprit Richard.

—Eh bien, voici ton compte, grommelèrent les diables en amenant une nouvelle fournée. Ce sont les âmes de vingt trois charretiers qui avaient toujours leurs poches pleines de *sacres*, va-t'en et ne reviens plus.

—Maintenant, il me faut l'âme de ma femme, insista Richard.

—On te l'a dit, tu ne l'auras pas.

—Ah ! vous ne voulez pas me la donner, eh bien vous allez danser, comme de vrais diables que vous êtes, et Richard fit mine de prendre son violon.

—Arrête, Richard ! arrête, crièrent ensemble les trois diables, la voilà ta femme, la voilà ; et Richard se jetant le sac sur l'épaule, décampa comme s'il eut eu tout l'enfer à ses trousses.

Arrivé à la porte du paradis qui se trouvait entr'ouverte, Richard ne se donna pas la peine de parler au portier. D'un bond il se précipita dans l'intérieur du paradis où il fit une culbute avec sa charge.

Si nous vivons bien, chers et bons lecteurs, nous aurons un jour l'avantage et le bonheur de faire connaissance là haut avec le brave Richard, et j'ai l'intime conviction qu'il vous garantira de point en point l'exactitude de cette étonnante et véridique histoire, que j'aurais voulu pouvoir vous raconter mieux, et surtout avec ces gestes innimitables dont mon ami Blanchard semble avoir seul le sens.

PAUL STEVENS.

MUSIQUE ET MUSICIENS.

VII.

Qu'est-ce qu'un musicien ?

Le musicien est susceptible, en tous pays, des mêmes égards, de la même considération et des mêmes éloges.

Ces égards, cette considération, ces éloges, il peut prétendre les mériter si la société l'accueille avec bienveillance, avec prévenance et avec tact.

Pourquoi donc l'artiste, le musicien d'aujourd'hui, n'est-il pas le même que l'artiste ou le musicien d'au-

trefois? Cette réflexion se présente fréquemment à l'esprit de toute personne qui cultive les arts.

Nous allons approfondir cette question et en exposer franchement les diverses causes.

La différence des idées d'aujourd'hui avec les idées d'autrefois consiste dans deux mots : *argent, égoïsme.*

Autrefois, le bourgeois, le commerçant vivait et se contentait de peu. Seules, la noblesse et la cour formaient la société capable de protéger les arts et les artistes. En est-il de même de nos jours? Bien certainement non.

Et du reste remarquons qu'à partir du moment où le progrès commercial se fait jour dans un pays, la soif de l'argent et l'égoïsme personnifié de suite cette nation. C'est ainsi que depuis un quart de siècle nous voyons le musicien abandonné à lui-même, sans jamais trouver un protecteur, sans jamais terminer ses jours dans une honnête aisance, ce qui nous fait dire que le musicien a pour expectative de finir sa carrière dans un hôpital ou sur la paille dans une hideuse mensarde.

Aujourd'hui, le matérialisme et l'égoïsme végissent le cœur de l'homme; autrefois l'on voyait la galanterie et la générosité se déverser dans toutes les classes de la société.

Le musicien était protégé autrefois par celui qui aujourd'hui préfère protéger la bourse, non pas la bourse du musicien, mais seulement l'*Hôtel de la bourse.*

La finance d'aujourd'hui veut égaler la noblesse d'autrefois; ce parallèle est impossible. Le financier, le commerçant agit durant toute sa vie avec calcul, tandis que le noble agit selon les inspirations de son cœur. Par tout, le musicien ne peut-être protégé que par la noblesse et c'est ce qui explique en grande partie la considération dont jouissaient les musiciens du dix-huitième-siècle.

Présentez-vous aujourd'hui dans une réunion et rencontrez-y un visage inconnu, vous demandez à votre voisin "quelle est cette personne?" Il vous répond "c'est un artiste"—Ah! un artiste, dites-vous?— Cette réflexion équivaut à dire "c'est bien peu de chose."

C'est bien peu de chose! Ce dédain pour le musicien qui, lui, se présente avec tant de convenances, est une insulte gratuite qu'on lui lance à la face. On ne la lui dit pas, mais il sait qu'on le pense et cela suffit pour qu'il se sépare d'un cercle quelconque, excepté de celui de ses confrères.

Puisqu'aujourd'hui le musicien est presque placé à l'arrière ban de la société, il faut qu'il cherche ailleurs le plaisir qu'il devrait trouver dans le monde dont on le chasse avec une rigueur si peu motivée.

Quels sont les deux actes les plus communs de notre existence? C'est le bien et le mal. Or, depuis que le monde est monde, on a souvent constaté qu'il s'y trouvait d'honnêtes gens et de malhonnêtes gens. Ceci admis, on a remarqué que quoique "noblesse oblige," des nobles avaient forfait à leur honneur, et cependant la noblesse est encore assez bien considérée; des officiers ministériels ont parfois délapidé les fonds de l'état, et, néanmoins, ont les respectés encore dans la société; quelquefois aussi, ont eu à enregistrer, en matière commerciale ou industrielle, des procès scandaleux, et pourtant les commerçants et les industriels marchent aujourd'hui de front avec la noblesse.

Si l'on remarqua des musiciens recherchés de la

société sous les règnes de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI, il faut aussi parler de ceux que le premier Empire, en France, signalèrent à l'attention publique. Nous lisons dans un opuscule sur les musiciens du temps de l'Empire un charmant récit sur Méhul que nous compléterons par quelques observations sur cette époque glorieuse.

" Sous quelque rapport qu'on l'envisage, l'Empire est une des plus merveilleuse époques de notre histoire. A la grandeur des événements, à l'éclat de la gloire militaire elle joignit le prestige des arts. Elle vit éclore et se développer tous les genres de mérites. Enfin, elle donna à l'Europe et au monde l'imposant spectacle d'une nation arrivée à son plus haut point de splendeur.

" Vieillard septuagénaire, j'ai le droit de parler de cette immortelle époque. Ma jeunesse s'est écoulée sous le règne du grand Empereur. J'ai recueilli beaucoup de souvenirs, j'ai vu beaucoup d'hommes célèbres, et mes révélations, je crois, sont de nature à offrir quelque intérêt. Depuis longtemps des amis m'engageaient à mettre en ordre et à publier mes impressions. J'ai enfin cédé à leurs instances. Mais je dois le déclarer dès le début de ce récit, mon incompetence absolue en matière de politique m'interdit toute excursion sur ce terrain. D'un caractère éminemment pacifique, je n'éprouve aucun désir de descendre dans l'arène où s'agitent les partis. Qu'on ne s'attende donc à lire ni une apologie ni un pamphlet. Artiste et musicien par vocation, j'entends me renfermer exclusivement dans le domaine de l'art et de la musique.

" La musique sous l'Empire!... Fut-il jamais un sujet plus intéressant et d'une plus haute portée? Quelle période plus glorieuse en effet que celle où brillaient à la fois sur nos scènes lyriques des compositeurs tels que Grétry, Méhul, Spontini, Cherubini, Lesueur, Paër, Zingarelli, Berton, Monsigny, Nicolo, Delayrac, Boieldieu, etc.?

" A propos de Méhul, je vais donner quelques détails qui me semble propres à jeter un nouveau jour sur le caractère et le talent de ce musicien célèbre.

" Méhul était à la fois un compositeur de premier ordre et un homme aussi aimable que spirituel. Il avait une profonde connaissance de la scène, et donnait d'excellents avis aux musiciens qui lui apportaient leurs ouvrages et réclamaient le concours de son admirable talent. Il s'était nourri de bonne heure des partitions de Gluck et de Mozart, et sa manière rappelait souvent celle de ces grands maîtres. Il me suffira de citer pour exemple le sublime duo de la jalousie dans *Euphrosine et Coradin*. Il n'est aucun de ses ouvrages où l'on ne trouve des morceaux qui suffiraient seuls pour fonder une grande réputation musicale.

" Comme il attachait un grand prix à conserver la couleur de l'époque, lorsqu'il mit en musique l'opéra d'*Uthal*, il voulut imprimer à son orchestre un caractère triste et mélancolique en harmonie avec les chants du vieux barde écossais, et il supprima les violons pour leur substituer des altos. Cette innovation ne fut pas heureuse; elle répandit sur les accompagnements une monotonie qui fatigua singulièrement l'auditoire. Grétry, en sortant de cette représentation, dit assez plaisamment :

— "C'est fort bien, sans doute, mais j'aurais donné volontiers un louis pour entendre une chanterelle."

" En sa qualité de musicien français, Méhul poussait

à l'excès la susceptibilité nationale. Il pensait que nous avions assez de richesses pour dédaigner celles de nos voisins, et il ne pouvait dissimuler sa colère en voyant l'enthousiasme qui accueillait les compositeurs étrangers. Cette indignation, toute patriotique et dégagée de tout sentiment de jalousie mesquine, le tourmentait point, qu'il résolut de donner une leçon à ses concitoyens. Il fit part de son projet au directeur de l'Opéra-Comique, homme d'une discrétion éprouvée et qui partageait son opinion; ils convinrent entre eux qu'un compositeur italien, qui désirait se faire précéder dans la capitale par un succès, adresserait à l'Opéra-Comique un ouvrage ayant pour titre *l'Iralo*. On annonça cette nouvelle par la voie des journaux, en ajoutant qu'on allait s'occuper sans relâche de la mise en scène de l'ouvrage. Quelques personnes privilégiées, qui furent admises aux répétitions, allèrent colporter son éloge de salon en salon, et la renommée de l'œuvre nouvelle s'accrut de jour en jour par anticipation. Toutes les loges furent retenues trois semaines avant la première représentation. Enfin elle eut lieu et la pièce obtint un succès général; les journaux qui en rendirent compte ne manquèrent pas d'ajouter qu'il n'y avait qu'un Italien capable de trouver des motifs mélodiques aussi heureux et aussi abondants. Cependant on s'étonnait que le nom du compositeur ne fût pas sur l'affiche. Mais lorsque la mystification fut complète, le nom de Méhul fut proclamé, au grand désappointement des dilettantes, qui ne pouvaient se pardonner d'avoir témoigné leur enthousiasme à un nom qui ne se terminait ni en *i* ni en *o*.

Méhul joignait beaucoup d'esprit à son beau talent. Heureux le propriétaire d'un château qui le possédait chez lui pendant les soirées d'automne! Lorsqu'on se trouvait rassemblé dans le salon, on n'avait besoin pour se distraire ni de cartes ni de piano. Méhul était doué d'une facilité merveilleuse pour inventer des contes ou des anecdotes. Il voyait l'intérêt s'accroître de moment en moment et suspendait sa narration pour la remettre au lendemain. J'ai eu quelquefois l'occasion de l'entendre et j'avoue qu'il excellait dans ce genre d'improvisation.

Parmi les musiciens que je rencontrais à cette époque dans les salons de la capitale, je dois signaler Persuis, qui s'était fait connaître par un opéra intitulé *le Triomphe de Trajan*, dont Esminard avait fait les paroles. Persuis n'était qu'un compositeur de second ordre, mais c'était le cœur le plus noble, le caractère le plus loyal que j'aie jamais connu. Je citerai de lui un trait de délicatesse qui m'a été attesté par un de ses amis intimes, M. Baour-Lormian.

Au mois de décembre 1804, Lormian reçut un matin la visite d'Amaury-Duval, chef de bureau au ministère de l'Intérieur.

Le ministre, lui dit-il, tandis que l'Empereur poursuit le cours de ses victoires, désirerait faire quelque chose qui fût agréable à M. Lormian; en conséquence, il le pria de composer pour l'Opéra soit un petit acte dans lequel on rendrait hommage à notre brave armée et à son illustre chef, soit une cantate. Lormian répondit que le désir exprimé par le ministre était sans doute fort honorable pour lui, mais que, n'ayant jamais rien écrit dans ce genre, il répondrait peut-être mal à ses vœux. Il céda enfin aux instances répétées d'Amaury-Duval et s'occupa d'une cantate. Lorsque cette

œuvre fut terminée, il la porta à son ami Lesueur, qui, pour travailler loin du bruit, habitait à Neuilly une maison de campagne.

Lesueur avait fait représenter à l'Académie impériale de musique *Ossian ou les Bardes*. Cet opéra obtint le plus éclatant succès, et l'Empereur éprouva une si vive satisfaction, qu'il fit remettre à Lesueur une magnifique boîte en or avec ces mots gravés à l'intérieur: *L'Empereur des Français à l'auteur des Bardes*. Lormian espérait que Lesueur voudrait bien joindre à ses vers sa belle musique; mais il n'en fut rien.

"Je suis fort occupé, lui disait-il, d'une nouvelle messe que l'on doit exécuter au château le jour de Pâques, et je ne puis m'en distraire un seul moment; mais je vous donnerai, pour mon remplaçant, Persuis, chef des chœurs de l'Opéra; c'est un de mes élèves les plus distingués."

Lesueur écrivit sur-le-champ, et Lormian alla porter cette lettre à Persuis, ainsi que sa cantate. Au bout de quinze jours, la première répétition eut lieu, et le 3 janvier 1805, cette cantate, mise en action, fut chantée par les premiers artistes de l'Opéra. Le soir même de cette représentation, il s'éleva vers les six heures un brouillard si épais, si compacte, que les voitures se heurtaient dans les rues, et que les passants avaient la plus grande peine à se guider. Cette circonstance, comme on doit le penser, nuisit beaucoup à l'effet de la cantate; la salle ne contenait que bien peu de monde, et presque toutes les premières loges étaient vides; mais, le vendredi suivant, la salle de l'Opéra réunit une grande affluence de spectateurs.

Plus d'un mois s'était écoulé sans que Lormian eût eu occasion de revoir Persuis, lorsqu'un matin il reçut la visite du jeune compositeur, qui lui raconta ce qu'on va lire:

—Il avait reçu la veille une lettre du ministre de l'intérieur, où on l'invitait à venir toucher une somme de 1,500 fr. qui lui était allouée pour la musique de sa cantate. Il s'était rendu à l'invitation qui lui était adressée; mais, avant de recevoir sa gratification, il demanda au caissier si son collaborateur Baour-Lormian avait reçu pareille somme. Sur la réponse négative qui lui fut faite, Persuis déclara que, si son collaborateur n'était pas traité comme lui, il refusait d'accepter une distinction qui lui paraissait souverainement injuste, et il sortit. — Le refus de Persuis produisit un excellent effet, et, trois jours après, Lormian fut invité à se présenter pour recevoir la même somme. Dès ce moment, il s'établit entre lui et Persuis les relations les plus amicales.

Persuis était doué d'un esprit naturel et d'une grande intelligence. Il passa successivement à l'Opéra par tous les grades; il fut d'abord maître des chœurs, puis chef d'orchestre, puis enfin directeur.

Le foyer de l'Opéra était, à cette époque, le rendez-vous de la meilleure compagnie. On y voyait tous les étrangers de haute distinction, les membres du corps diplomatique, les sommités de l'ancienne noblesse, beaucoup de gens de lettres et de journalistes. Il était l'un des promeneurs les plus assidus de ce beau foyer. Tout a bien changé de face depuis. L'Opéra, dégénéré de sa véritable institution, a donné trop souvent des pièces d'un genre hâtard qui ne se sont soutenues que par les décorations, les ballets et un luxe éblouissant de costumes. Gluck, Sacchini, Spontini, Lesueur, ne sont plus

au Répertoire. Je crois que si l'Opéra remontait avec soin ces ouvrages presque inconnus de la génération présente, il ferait une heureuse spéculation.

J'étais intimement lié avec la plupart des membres du jury chargé de prononcer sur le mérite des ouvrages présentés à l'Académie impériale de musique. Le comité, présidé par Papillon de la Ferté, entendait des menus-plaisirs, se composait de Monsigny, d'Arnault et de Picard.

Puisque j'ai nommé Papillon de la Ferté, je crois devoir rappeler à son sujet une courte anecdote :—En 1815, lorsque la Restauration poursuivait avec tant d'acharnement les partisans de l'Empereur, M. de la Ferté s'adressant un soir à mademoiselle Mars, qui se trouvait dans le foyer particulier de la Comédie-Française, lui dit en l'abordant :

—Eh bien, mademoiselle, serez-vous toujours une grande Bonapartiste ?

—Monsieur, lui répondit-elle, je la serai jusqu'à ce que les papillons soient des aigles.

Et tout le monde éclata de rire aux dépens de M. Papillon."

FEUILLETON :

UN PROJET D'AVENIR.

V

ENFANT ET VIEILLARD.

Blanche avait cédé sa vaste chambre à son frère et s'était fait arranger une mansarde qu'elle avait déjà transformée en cabinet d'étude, oubliant le côté disgracieux de l'appartement et trouvant une riche compensation dans la vue dont on y jouissait. Au delà des jardins murés, le terrain s'abaissait brusquement et avait rendu toute construction impossible. La ville finissait là et la campagne commençait. Elle voyait les troupeaux disséminés et paissant sur les flancs arides du côteau cultivé par endroits, là où la culture avait été possible ; elle suivait dans le lointain la vallée étroite et profonde, et dans les espaces découverts elle apercevait l'eau claire et fuyante d'une rivière qui coulait rapide, bordée de vertes prairies et se cachant sous la luxuriante végétation des arbustes qui croissaient sur ses bords.

La fenêtre était ouverte, et Blanche, remarquant que les rideaux de son lit, placé vis-à-vis, étaient à peine agités, ne la ferma pas. Elle plaça une chaise dans l'embrasure et alla prendre sa boîte à ouvrage. En passant devant un portrait à l'huile représentant une femme au doux et gracieux visage, elle y jeta un long regard. A l'expression de ce regard et à la ressemblance qui existait entre elle et le portrait, on devinait qu'il faisait revivre madame de Plainville.

La jeune fille s'assit et commença son travail. Parfois elle ralentissait le rapide mouvement de ses doigts et ses

yeux allaient chercher le regard de sa mère qui semblait s'être reposé sur elle, ou suivaient rêveurs les nuages qui passaient lentement sur l'azur foncé du ciel. Le silence profond de la mansarde fut soudain interrompu par un frais éclat de rire qui montait du dehors.

Le docteur Jerson demeurait dans la maison voisine et son jardin touchait celui de M. de Plainville, dont il n'était séparé que par un mur peu élevé ; les yeux de Blanche s'abaissèrent sur le jardin du docteur, d'où était parti l'éclat de rire, et elle découvrit bientôt Fanny, qui courait, coiffée du bonnet grec de son grand-père, enfoncée jusque sur ses sourcils, et à cheval sur sa canne, dont elle s'était emparée. Le vieux docteur, une main sur sa perruque, essayait en vain d'attraper l'agile petite fille, qui bondissait par-dessus les plates-bandes, et riait follement quand son grand-père, faisant un grand pas et croyant la tenir, s'apercevait qu'elle lui avait passé entre les doigts.

—Ma canne ! mon bonnet ! méchant lutin ! rendez-moi mon bonnet ! criait le docteur d'une voix essoufflée qu'il essayait de rendre irritée.

—Non, monsieur, non, reprenait la voix claire de l'enfant ; pourquoi est-ce que vous ne m'avez pas apporté de bonbons aujourd'hui ?

—Pourquoi ? est-ce que je fabrique des petits pâtés, voyons ? Ah ! la vilaine petite fille ! Allez, je dirai à Blanche que vous êtes une gourmande. Ouf ! je n'en puis plus !

Et M. Jerson se laissa tomber sur un banc. Fanny s'avança vers lui, la tête tournée en arrière pour admirer les zigzags qu'elle traçait sur le sable.

—Bon papa, cria-t-elle, un sou pour avoir votre canne et votre bonnet !

—Le fouet, mademoiselle ! le fouet, pas autre chose !

—Vous ne direz pas à Blanche que je suis gourmande !

—Si !

—Non !

—Si !

Fanny avançait toujours. Blanche n'entendait plus les paroles qu'échangeaient le vieillard et l'enfant, mais elle voyait Fanny tendre sa petite main et reculer quand son grand-père voulait la saisir. Enfin celui-ci prit une pièce de monnaie dans son gousset et la lui tendit. La petite fille tourna et retourna la pièce ; puis elle tira vivement sa monture d'entre ses jambes, y plaça le lourd bonnet de velours noir qui lui tombait sur les yeux et les présenta au docteur. D'une main il les prit, et, de l'autre, s'emparant de la confiante Nini, il la courba sur son genou et leva le bras. Blanche se pencha en dehors. Un cri de grâce vint à ses lèvres, et puis elle se rassit en souriant. La terrible main était retombée avec fracas sur le banc et le vieillard embrassait tendrement l'es-

piège, qui lui passait les bras autour du cou avec une adorable câlinerie.

Cette petite scène avait amusé Blanche et elle repré-
nait sa broderie interrompue, quand un coup léger fut
frappé à sa porte, qui s'ouvrit aussitôt.

VI

ENTRE JEUNES FILLES.

Deux jeunes filles entrèrent.

L'une, petite de taille et brune de teint, mais grâ-
cieuse, vive et souriante.

L'autre, plus grande, mais tout d'une pièce, et d'une
physionomie revêche dont l'expression était à peine
adoucie par le sourire qui éclairait en ce moment son
visage sans fraicheur. Blanche se leva, et, après leur
avoir serré la main avec une grâce tout amicale, elle
courut à la recherche d'une chaise, car le nombre des
sièges qu'elle possédait se réduisait à deux. Elle revint
traînant une sorte de vieux fauteuil dans lequel elle
s'assit.

—Ma tante d'Arbois va bien, Lucie ? et tes parents
aussi, Laure ? demanda-t-elle aux deux visiteuses.

—Très-bien, répondirent-elles simultanément.

—Tu travaillais, je crois, ajouta celle qu'elle avait
appelée Laure ; veux-tu ne pas nous recevoir en céré-
monie et broder, tout comme si nous n'étions pas là.

—Non, certes, cette garniture n'est pas pressée.

—Quoi ! est-il encore question de tes éternelles gar-
nitures ? s'écria l'autre jeune fille d'une voix dont les
intonations élevées avaient quelque chose d'aigu.

—Mais oui, comme tu le vois.

—Et pourquoi cela vous fait-il rire ? demanda Laure.

—Parce que cela ressemble à la confection d'un
trousseau.

Blanche laissa échapper un léger signe d'impatience,
et, se tournant vers Laure :

—C'est l'idée fixe de Lucie, dit-elle en souriant d'un
sourire contraint, je ne puis toucher à une broderie sans
qu'elle y voie des intentions.

—Je ne suis pas la seule, dit Lucie, dont les petits
yeux ronds rayonnaient de malignité.

—Il est vrai que, grâce à toi, je ne puis voir aucune
de ces demoiselles sans qu'elle me demande : Votre trou-
seau avance-t-il ? Quelqu'un m'a dit que vous y tra-
vaillez.

—Et ce quelqu'un ? demanda Laure en riant.

—C'est Lucie.

Lucie se pinça les lèvres.

—Que veux-tu, dit-elle, tout le monde ne possède pas
au même degré que toi la vertu de discrétion. Le se-
cret qu'on reçoit doit être gardé, celui qu'on devine
appartient à celle qui l'a deviné.

—Il me semble que la vraie délicatesse ne raisonne

pas tout à fait ainsi, dit Blanche, que cette conversation
mettait évidemment mal à l'aise ; mais à chacun ses
idées là-dessus ; dites-moi plutôt, mesdemoiselles, pour-
quoi vous n'avez pas apporté votre ouvrage.

—Parce que nous ne pouvons rester longtemps, dit
Laure ; maman fera tantôt quelques visites, et madame
d'Arbois emmène Lucie à une assemblée de charité.
Elle était venue me faire ses doléances.

—C'est si ennuyeux ! dit Lucie.

—Qu'y faites-vous donc ? demanda Laure ; vous ne
me l'avez pas dit.

—Des choses assommantes.

—Mais encore ?

—Vous voulez savoir ? Eh bien, écoutez ; voici com-
ment cela se passe. Maman se munit de tout ce qu'il
faut pour coudre et m'engage à en faire autant. Nous
partons. Arrivées à la communauté où l'on se réunit,
ou nous introduit cérémonieusement dans une grande
salle à l'ameublement sévère, où toutes les vieilles filles
dévotes de la ville se trouvent. Maman et elles échan-
gent des saluts sans fin et de profondes révérences. Il
va sans dire qu'on ne fait aucune attention à moi, qui
suis là dissimulant mon envie de rire en m'appliquant
mon manchon sur la bouche ou en me frottant le nez
avec mon mouchoir de poche. Vous le comprenez, je
suis une profane dans cette sainte assemblée. Une fois
entrées, nous prenons place autour d'une large table
ronde, et on nous distribue de l'ouvrage. Quel ouvrage !
des étoffes grossières dont quelques-unes sentent la
graisse. Ah ! le cœur me soulève quand j'y pense !

—Et qu'est-ce qu'on fait de tout cela enfin ? deman-
da Laure.

—Des vêtements pour les pauvres, dit Blanche ; cette
réunion, que Lucie décrit avec tant d'esprit, mais avec
tant d'exagération moqueuse, se compose de dames
charitables qui vont là coudre des vêtements pour les
pauvres.

—C'est une bonne action ; mais elle m'ennuierait
comme vous, Lucie, et je ne comprends pas que vous
alliez vous ennuyer ainsi pendant deux heures.

—Ce n'est pas par goût, certainement ; mais maman
n'entend pas raison là-dessus ; j'ai eu beau faire mes
ourlets à l'envers et coudre dans du noir avec du fil
blanc,—par distraction,—elle me fait recommencer, et
j'en suis pour mes frais. De temps à autre j'allègue
une migraine ou un mal de dents, malheureusement on
ne peut toujours faire valoir ces sortes de raisons. Mais
voyons, parlons de choses plus intéressantes. Dites-
nous un peu, Laure, où en est la guerre ?

Laure éclata de rire.

—Est-elle originale, cette Lucie ! dit-elle en s'adres-
sant à Blanche ; depuis quand nous occupons-nous de
politique ?

—Ma chère, je m'occupe un peu de tout ; et à quoi sert d'être la fille d'un général, je vous le demande, si on ne sait ce qui se passe dans l'armée ?

—Cependant je puis vous assurer que mon beau-père ne se donne pas la peine de me le dire. Quand il y a des visites, en en cause bien un peu ; mais aucun de ces messieurs n'est assez absurde pour venir me parler, à moi, batailles et coups de canon. Je pense beaucoup à mes toilettes de bal pour cet hiver et pas du tout à la guerre, ni toi non plus, n'est-ce pas, Blanche ?

—Je voudrais n'y pas penser ; mais, faut-il vous l'avouer, mesdemoiselles, quand je songe que tandis que nous disons ici des riens et que nous plaisantons sur un sujet si peu plaisant, il y a des hommes qui tombent frappés de mort, et que ces hommes ont des mères, des femmes et des sœurs, j'éprouve une sensation très-pénible et très-douloureuse.

—Ainsi tu n'aimes pas la guerre ? demanda Lucie.

—Est-ce que tu l'aimerais, toi ?

—Oui, c'est si intéressant ! On attend les journaux, les dépêches, avec une impatience fébrile ; pas un jour ne se passe sans qu'on n'apprenne que ceci ou cela a été pris ou gardé ; les hommes ont un air affairé, important, inquiet, c'est une source d'émotions continuelles, et, tu le sais, j'aime les émotions. J'aurais voulu naître avant le premier Empire.

—Savez-vous que je trouve vos instincts sanguinaires ? dit gaiement Laure ; je ne m'occupe pas de la guerre, c'est vrai, mais je ne l'aime pas ; des batailles et du sang, ces mots-là seulement font frémir, n'est-ce pas Blanche ?

Blanche, devenue pâle, appuyait son menton sur sa main et ne répondit qu'en inclinant la tête.

Laure et Lucie échangèrent un regard rapide. Laure saisit la main de Blanche, et, attachant ses grands yeux brillants sur son amie :

—Pardonne-moi, dit-elle, je n'aurais pas dû oublier que ton frère est officier, et que cette conversation est une cruauté.

—Vas-tu encore t'inquiéter à l'avance ? dit froidement Lucie ; Albert, malgré son désir, n'ira pas en Crimée, je l'espère, ni notre cousin Raoul, non plus.

Blanche ne répondit pas.

Attirant à elle Laure, qui pressait toujours sa main entre les siennes, elle l'embrassa avec tendresse.

—Il n'y a pas de ta faute, chère Laure, dit-elle, et il t'était permis d'oublier que cette compassion que je ressens pour d'autres, d'autres peuvent la ressentir pour moi d'un moment à l'autre. La guerre et ses horreurs m'effrayent, et, si Lucie les aime, c'est qu'elle n'a pas, comme moi, un intérêt de cœur à ce que tout cela finisse heureusement et le plus tôt possible.

—Tu as raison, et je ne comprends pas plus mon

étourderie que les goûts belliqueux de Lucie. Je ne les partage certainement pas, et, quand elle est venue me chercher, j'en ai été doublement contente. Il y avait dans le salon ce bonhomme si roide, qui dit sans cesse Corbleu ! et qui m'ennuyait avec des descriptions sans fin. On dirait qu'il ne rêve que carnage.

Lucie frappa l'une contre l'autre ses mains gantées.

—Ah ! j'allais oublier d'annoncer à Blanche une grande nouvelle ! dit-elle ; dis donc, ma chère, M. Charles du Pasquier est ici, nous l'avons rencontré tout à l'heure.

—Et en quoi ce retour m'intéresse-t-il ? demanda Blanche un peu sèchement.

—En quoi ! Voyez, Laure, comme elle dissimule ; car enfin elle doit savoir, mieux que personne, que son mariage est arrangé avec ce jeune homme.

—Ah ! et qui dit cela ?

—Tout le monde, M. du Pasquier lui-même. " Je viens d'écrire très-sévèrement à mon fils, disait-il à maman l'autre jour ; il est temps qu'il revienne et qu'il se marie, corbleu ! Il ne faut pas qu'il laisse échapper la petite femme que je lui destine."

—Et cette petite femme, c'est toi, Blanche ? demanda Laure en riant. Faut-il te faire mon compliment ?

—Pas encore. Lucie arrange tout à sa fantaisie, et m'étonne parfois par son assurance.

—Nie, ma pauvre Blanche, nie toujours ; mais tu as mauvaise grâce à le faire. Il n'y a pas d'ailleurs de quoi s'irriter. M. Charles du Pasquier est très-bien.

—Un peu gros, dit Laure.

—Certes, il n'a pas l'air intéressant ; mais qu'est-ce que cela fait, n'est-ce pas, Blanche ? Tu n'en auras pas moins une couronne de comte sur la portière de ta voiture, et une couronne que personne n'accusera d'être de fabrication récente.

Blanche leva légèrement les épaules.

—Voyons, s'écria Lucie, qui vit ce mouvement, souffriras-tu que tu ne serais pas fière de voir ton nom précédé partout du titre de comtesse ?

—Et toi ?

—Oh ! moi, j'en perdrais l'esprit de joie.

—Et toi, Laure ?

—C'est joli, bien joli d'être une vraie comtesse.

—Je n'en disconviens pas, mais je ne puis admettre qu'on regarde comme un bonheur de le devenir.

—Bah ! tu es trop parfaite, dit Lucie en se levant. Tu ne comprends pas que j'essaye d'attendrir maman par mes larmes pour obtenir une robe neuve ou un chapeau frais, ni que je la boude quand elle refuse de me conduire là où je m'amuserais ; et voilà maintenant que tu ne tiens pas à porter un titre ! Il y a vraiment des moments où je m'attends à ce qu'on dise que tu vas entrer au couvent. Venez-vous, Laure ? voilà trois

heures qui sonnent, et vous avez promis de me reconduire.

Blanche ne répondit pas à cette dernière sortie. Habitée aux intempérances de langue de sa peu gracieuse cousine, elle se contentait de défendre les autres quand la maligne jeune fille les attaquait, et dédaignait de se défendre elle-même.

Le contraste qui existait entre le caractère de ses amies n'échappa point à Laure; et Lucie eût été fort surprise s'il lui avait été donné de lire dans le cœur de son ancienne compagne, sur laquelle elle se flattait d'exercer un certain ascendant.

—Lucie est amusante, pensait Laure, mais j'aime cent fois mieux Blanche.

VII

LES CONSEILS DU DOCTEUR.

Blanche, en reconduisant les deux jeunes filles, apprit qu'Albert venait de sortir; son père devait, par conséquent, se trouver seul. Elle ne remonta pas dans sa chambre et se rendit dans le salon. La table à jeu était ouverte et parsemée de cartes et de jetons. M. de Plainville dormait.

Blanche ferma doucement la porte, reuint tout en ordre sans bruit, ranima le feu, et, allant s'asseoir près de la fenêtre, elle tomba dans une profonde rêverie. La nouvelle que Lucie d'Arbois s'était hâtée de lui annoncer, devinant qu'elle lui serait désagréable, était de nature à l'inquiéter plus qu'elle n'avait voulu le faire paraître.

M. de Plainville avait toujours exigé de tous ceux qui l'entouraient une obéissance passive qui est plutôt le fruit de la crainte que de l'amour. Il avait sur l'avenir de ses enfants certaines idées bien arrêtées, qu'il devenait impossible de modifier, et madame de Plainville elle-même s'en était sentie incapable. Albert devait porter l'épée. Ses goûts, ses aptitudes, ne seraient pas consultés: tant pis s'il était paresseux, il échangerait volontairement l'épaulette de l'officier contre le sac du soldat et il parviendrait avec le temps. Blanche resterait avec ses parents et deviendrait comtesse du Pasquier, si Dieu lui prêtait vie à elle et au futur comte, qui ne savait pas encore lire quand cette idée germa dans le cerveau des deux compagnons d'armes. Elle s'y ancrera peu à peu, et ils s'en entretenaient même avec si peu de discrétion, que chacun pensa qu'avec le temps ce rêve deviendrait une réalité. "Vous verrez que ce mariage se fera!" disaient les vieilles dames entre elles. Raoul, le cousin, l'ami d'enfance, ne comptait pas, et personne ne songea qu'il pût s'opposer en quelque manière à un aussi respectable arrangement.

Ce vague projet, il faut le dire, n'occupait guère les parties intéressées. Blanche restait fidèle à son affection

pour Raoul, et ne pouvait croire qu'il lui fallût accepter un avenir autre que celui que sa mère lui avait montré du doigt avant de mourir. Dégagée de toute crainte, de toute préoccupation, et se guidant par les sages avis de l'abbé Duolos, dont malheureusement sa mère n'avait pas eu le temps de suivre le conseil prévoyant, elle attendait avec foi que le moment arrivât. "Je ne sais trop si je suis faite pour les luttes de la vie, disait-elle parfois à M. Jerson; je ne me marierais pas, si ce n'était avec Raoul, qui fait désormais reposer sur moi tout son bonheur dans l'avenir. Aussi me voyez-vous attendre avec patience, persuadée que, s'il plaît à Dieu que mon mariage s'accomplisse, il ôtera du cœur de mon père la pensée de s'y opposer."—Rien n'altérerait la sérénité de son âme, pas même les tirades de M. de Plainville sur la famille du Pasquier, et elle se contentait de sourire en hochant doucement la tête en signe de négation quand M. du Pasquier, dans ses moments d'épanchement, l'appelait en riant "ma petite bru."

Charles du Pasquier, de son côté, menait à Paris la vie la plus folle et la plus dissipée, et ne pensait à cette fiancée de province dont on lui parlait que pour charger son père de lui faire la cour en son lieu et place. Depuis qu'il jouissait de la fortune de sa mère, il s'était empressé de se soustraire aux ennuis d'une petite ville et à la surveillance paternelle.

Mais voilà qu'on annonçait son retour, et, si ce projet formé depuis si longtemps entre les deux vieillards était cependant à la veille de se réaliser, qu'arriverai-il? Telle était la question que s'adressait la jeune fille avec inquiétude. Elle frissonnait à la pensée d'avoir à défendre contre M. de Plainville les dernières volontés de sa mère et ne concevait plus son insouciance passée. Elle regrettait amèrement de s'être endormie dans sa sécurité et de n'avoir pas, dès le début, prévenu son père. L'abbé Duolos le lui avait dit, c'était une faute; cette faute était en même temps une maladresse. En apprenant ce projet qui contrecarrait le sien, M. de Plainville aurait refusé son consentement et éloigné Raoul, c'était certain; mais il n'aurait pas rêvé un autre mariage pour sa fille. Les deux fiancés, sûrs d'eux-mêmes, avaient laissé aller le temps, et le moment approchait où Raoul, devenu le capitaine de Chailland, oserait enfin demander Blanche à son oncle. Ces rêves d'avenir pouvaient être détruits par le refus formel de M. de Plainville, et, Blanche le sentait, elle allait se trouver placée entre ses affections et son devoir.

Cette pensée lui était d'autant plus pénible qu'elle devinait le sacrifice, car il était impossible à cette âme vraiment chrétienne d'acheter le bonheur au prix d'une désobéissance.

— Est-ce que la maison est devenue enchantée? dit tout à coup une voix près d'elle, et ne pourrai-je rompre le charme?

Blanche leva les yeux, et ils rencontrèrent la large et florissante figure de M. Jerson, qui était entré sans qu'elle s'en fût aperçue.

Elle lui répondit par un sourire, et lui avança un siège sans bruit. M. de Plainville dormait toujours dans son fauteuil, à l'autre extrémité du salon, l'entrée du docteur Jerson n'ayant en aucune façon troublé son sommeil.

—Hein ! à quoi rêvons-nous, jeune fille ? demanda le bon vieillard à voix basse en rajustant sa perruque ; ce n'est pas pour rien qu'on fait la Belle au bois dormant ; demandez plutôt à Nini.

—Hélas ! cher docteur, c'était un bien mauvais rêve que je faisais là.

—Ah ! je m'en doutais ; ne faut-il pas que l'imagination des femmes trotte sans cesse, à tort et à travers ? S'il m'était donné d'ôter la pensée à mes malades, je les guérirais deux fois plus vite ; mais non, l'esprit est là qui travaille et qui me fait enrager.

—Voilà encore une de vos sorties, docteur, et je n'en vois pas l'à-propos. Je viens de recevoir une mauvaise nouvelle, devez-vous me grouder d'y penser ?

—Et qui est-ce qui vous gronde, petite fille ? ce n'est pas moi, au moins. Je dis ce qui est, pas autre chose ; mais voyons, puis-je savoir cette fameuse nouvelle ?

—Répondez d'abord et bien franchement à la question que je vais vous adresser : croyez-vous que mon père pense réellement à me faire épouser le fils de son ami, M. du Pasquier ?

M. Jerson jeta un regard de côté sur le vieillard endormi, et, appuyant ses mains sur sa canne, et son menton à double étage sur ses mains :

—Je n'en sais, ma foi, rien, fit-il ; ce projet-là a vingt ans, il naquit le lendemain de votre naissance. Depuis, il y a eu des moments où votre père en a parlé avec ce bon vieux radoteur de du Pasquier comme si c'était une affaire faite, et puis il n'en était plus question du tout. Je crains que du Pasquier ne trame quelque chose ; il a manqué deux jours à faire dix fois le tour du champ de Mars, comme c'est son habitude ; et, quand je lui ai demandé s'il avait été malade, il m'a répondu qu'il écrivait à son fils. Serait-ce pour le rappeler ?

—Il l'a rappelé, docteur.

—Ah ! diable !

—Et celui-ci est arrivé.

—Diable ! diable ! diable !

—Et n'êtes-vous pas d'avis qu'il faut empêcher d'inutiles démarches en disant tout à mon père ? C'était, vous le savez, le dessein de ma mère, et la mort seule l'a empêchée de l'accomplir.

—Doucement, mon enfant, il ne faut rien brusquer, et ne pas mettre Plainville dans le cas de dire " Non," puisqu'il ne veut jamais en revenir.

—Tenez, docteur, j'aime mieux un refus que cette

dissimulation qui me rend malheureuse. Une fille ne doit-elle pas compte de ses sentiments sérieux à son père ? pourquoi n'avouerais-je pas au mien le projet d'avenir formé par ma mère pour Raoul et pour moi ? Ce secret me pèse, cher docteur, laissez-moi l'avouer à mon père ; il est bon, vous le savez bien, et nous l'avons trop craint peut-être.

—Avouez, ma chère, avouez, et rendez votre mariage impossible avec votre cousin ; car vous ne voudriez pas l'épouser sans le consentement paternel, je suppose ?

—Oh ! jamais.

—Alors n'allez pas faire d'imprudences.

—Eh bien, je n'en ferai pas, mais conseillez-moi. Ma pauvre mère vous aimait, elle avait confiance en vous ; elle m'a dit de vous regarder comme un ami dévoué, comme un second père ; je ne dirai que ce que vous voudrez.

—Dans ce cas, ma chère enfant, vous ne direz rien encore, ni Raoul non plus. Il faut qu'il se tienne tranquille, lui aussi, et qu'il reste calme. Ce sera moi qui parlerai, et adroitement, je m'en flatte ; je connais Plainville et je ne crains pas ses emportements.

—Oh ! merci, cher docteur, et, je vous en prie, tâchez de voir Raoul. J'ai peur que... qu'il ne s'afflige, qu'il ne s'inquiète ; l'arrivée de M. du Pasquier va faire parler, et je le vois si rarement sans témoins ! Dites-lui bien que cela n'est qu'un bruit, un faux bruit. Vous le lui direz, n'est-ce pas ?

—Oui, parbleu ! et dès aujourd'hui, si j'en trouve l'occasion. Ah ! ce mauvais sujet viendra mettre des bâtons dans nos roues ! nous verrons, nous verrons ! et si sa bourse est à sec, ce n'est pas une raison pour qu'il nous donne ainsi de la tablature. Mais notre dormeur ne ronfle plus, c'est qu'il va se réveiller. Si je sondais le terrain maintenant ?

Blanche se leva, visiblement émue.

—Oui, dit-elle, j'aime mieux cela, docteur ; mais ne l'oubliez pas, mon père n'aime pas la contradiction ; ne l'irritez pas en insistant. Je vous laisse ; en sortant, passez par la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, j'y serai, et vous me conduirez jusque chez Laure.

—C'est cela, allez et priez pour votre bonheur à venir ; c'est aussi ce que faisais votre mère quand quelque chose l'inquiétait. Ah ! j'oubliais ; si vous y pensez, dites un petit bout de prière pour le vieux pécheur endurci qui est devant vous et qui se prépare à dire de son prochain tout le mal qu'il en sait.

La jeune fille lui tendit une main qu'il serra affectueusement et se hâta de quitter le salon.

—S'il vient quelqu'un, vous ne recevrez pas, dit-elle rapidement à la vieille Catherine ; je vais sortir, et mon père et M. Jerson ne peuvent être dérangés en ce moment.

ANNA BÉRIANEZ.

(La suite au prochain numéro.)

UN PEU DE TOUT.

—Un de nos correspondants du midi de la France nous envoie le passage ci-dessous, textuellement emprunté à la brillante plaidoirie de maître *un tel*, le plus célèbre avocat de la localité. Jamais rien de plus beau n'a été prononcé depuis l'invention des toques carrées, des robes noires et de l'éloquence de cour d'assises.

L'AVOCAT s'échauffant graduellement : L'accusation a osé parler de principes ! Nous aussi, messieurs, nous descendrons aux conséquences ; des conséquences nous remonterons aux principes, et à l'aide de ces conséquences et de ces principes, de ces principes et de ces conséquences, nous démontrerons l'innocence de notre malheureux client (*d'une voix émue*) que vous rendrez, nous en avons l'espérance, à l'amour de ses enfants.

LE MINISTÈRE PUBLIC interrompant avec vivacité. Maître un tel, vous savez bien que l'accusé n'a pas d'enfants !

L'AVOCAT avec élan. Pas d'enfants ! (*Au comble de l'émotion.*) Vous l'entendez, messieurs les jurés, on nous refuse jusqu'aux douceurs de la paternité !...

Parlons un peu de la politesse américaine. L'autre — la vieille politesse française — a fait son temps.

C'était à la suite d'un dîner où près de vingt personnes se trouvaient réunies.

Le maître de la maison, un financier de trente-cinq ans, allume un cigare et présente la boîte à ses invités :

— Mesdames, dit-il à la plus belle moitié de ses convives, si la fumée du tabac vous incommode, vous pouvez sortir !

Ce sans-çon nous rappelle les leçons au cachet du vieux danseur Léopoldi.

Sur la fin de sa carrière, Léopoldi s'était adonné à l'irrognerie, à ce point qu'il avait fallu le renvoyer de l'Opéra.

Léopoldi, désespéré, s'établit professeur de belles manières et d'habitudes mondaines.

Un jour, le peintre Alfred Vernet rencontra l'ex-danseur sur le trottoir de la rue des Martyrs. Léopoldi dessinait des zig-zags, s'arrêtait brusquement, grommelait deux ou trois mots mystérieux, puis reprenait sa route...

— Eh bien lui dit Vernet, il me semble que nous avons notre eune homme ?

— Oh ! un peu éméché, voilà tout, murmura le danseur.

Vernet jeta les yeux sur ce pauvre diable sale, u-é jusqu'à la corde et dont le costume se distinguait par une absence absolue de linge blanc ou gris.

— Qu'est-ce que tu fais maintenant ? demanda-t-il ?

— PROFESSEUR DE BELLES MANIÈRES, dit Léopoldi.

— Ah bah ?

— A un franc la séance... Mais, si tu veux, je te passerai chaque leçon pour une bouteille...

— Au cachet, alors ?

— Les artistes ne savent pas se tenir, c'est un tort, vois-tu ! ça leur nuit dans l'opinion... Ainsi, qu'est-ce que tu fais en entrant dans un salon ?

— Je salue.

— Tu salues ? fit le danseur en haussant les épaules, eh bien ! ce n'est pas cela du tout...

Je vais te dire ce qu'il faut faire !

— Quand tu entre dans un salon, tu vas à la maîtresse de maison... tu lui tapes sur le ventre, en lui disant des bêtises. Eh bien ! la grosse mère ! nous n'avons pas l'air de bouder sur le rôti?... Après cela, tu brises une phalange à son mari, une vraie poignée de main, quoi ! puis, tu mets ton chapeau sur le lit et tu vas t'asseoir sur la commode !

Guichardet, une des victimes de l'hiver dernier, — ce terrible hiver qui a décimé le quartier des Martyrs, — aimait beaucoup à raconter les histoires de Léopoldi...

Et cependant, il y aurait bien eu quelque chose à dire sur Guichardet lui-même.

— Qu'est-ce que tu portes là ? demandait-il un jour à M. Alfred Busquet.

— C'est de l'eau de Botot, répondit Busquet.

— De l'eau de Botot ? pour quoi faire de l'eau de Botot ? pour détacher les habits ?

— Non... c'est pour la toilette de la bouche.

— Quelle génération dégradée ! s'écria Guichardet. De mon temps, sais-tu ce que nous faisons ?

Le soir en rentrant, une bonne croûte de pain frottée avec une gousse d'ail, un grand verre de vin, une bonne pipe après cela... et le matin, NOUS ÉTIONS SUAVES !

Que de gens ont la manie de jeter en l'air des menaces qu'ils ne réalisent jamais !

— Je lui donnerai des calottes...

— Je lui flanquerai mon pied quelque part...

— Je lui appliquerai une volée de bois vert, etc., etc.

Un M. B..., qui appartient au club des Foulard's-bagnés pousse jusqu'au ridicule cette habitude de fanfaronnade.

Il ne parle jamais que des coups de pieds qu'il doit donner aux gens.

— Ah ça ! lui disait le duc de X... vous avez donc un troisième pied ? car ce n'est pas un de ces deux-là que vous employez, bien sûr.

P... est très myope et très poli.

Il salue les passants à tort et à travers dans la crainte de faire des malhonnêtetés à ses connaissances.

— Quand on passe à côté de lui, disait Siraudin, on n'a qu'à se porter le doigt à la hauteur du nez pour qu'il vous tire un coup de chapeau !

Avez-vous besoin d'un homme sûr comme la tombe, plus discret qu'une carpe ? prenez Léonard, le commissionnaire qui stationne au coin des boulevards et faubourg Montmartre.

C'est lui qui me disait :

— Monsieur, on m'arracherait la langue que je ne dirais rien.

VERSETS-PRELUDES BREFS.

(POUR ORGUE OU HARMONIUM.)

PAR A. MINÉ, ORGANISTE DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

Allegretto.

1^{er} TON.
Mi
MINEUR.

mf *Cres.*

Rallent.

p

Allegretto.

8^e TON.
Si b
MAJEUR.

ff

Allegretto moderato.

6^e TON.

Sol

MAJEUR.

Musical notation for the first system of 'Allegretto moderato'. It consists of two staves: a treble clef staff and a bass clef staff. The treble staff begins with a treble clef, a key signature of one sharp (F#), and a common time signature (C). The bass staff begins with a bass clef, a key signature of one sharp (F#), and a common time signature (C). The music is marked with a forte dynamic (*f*). The piece concludes with a double bar line.

Pastorale.

5^e TON.

Fa

MAJEUR.

Musical notation for the first system of 'Pastorale'. It consists of two staves: a treble clef staff and a bass clef staff. The treble staff begins with a treble clef, a key signature of one flat (F), and a common time signature (C). The bass staff begins with a bass clef, a key signature of one flat (F), and a common time signature (C). The music is marked with a piano dynamic (*p*). The piece concludes with a double bar line.

Andantino.

2^e TON.

Sol

MINEUR.

Musical notation for the first system of 'Andantino'. It consists of two staves: a treble clef staff and a bass clef staff. The treble staff begins with a treble clef, a key signature of two flats (Bb, Eb), and a common time signature (C). The bass staff begins with a bass clef, a key signature of two flats (Bb, Eb), and a common time signature (C). The music is marked with a piano dynamic (*p*). The piece concludes with a double bar line.

Musical notation for the second system of 'Andantino'. It consists of two staves: a treble clef staff and a bass clef staff. The treble staff begins with a treble clef, a key signature of two flats (Bb, Eb), and a common time signature (C). The bass staff begins with a bass clef, a key signature of two flats (Bb, Eb), and a common time signature (C). The music is marked with a piano dynamic (*p*). The piece concludes with a double bar line.

VARIÉTÉS.

Depuis qu'on a demandé sérieusement l'introduction du tabac à fumer dans les lycées, il y a une hausse singulière sur les marchés de la Havane (Belgique).

— Oh ! mon Dieu, disait Calino, voilà bien longtemps que je défends le tabac contre les attaques de la critique. J'ai mon père qui a fumé toute sa vie ; eh bien ! s'il vivait encore, il aurait quatre vingt dix-neuf ans.

Vous voyez que cela n'y fait absolument rien.

Siraudin a tort de rire des infirmités humaines.

Peut-il savoir ce qui l'attend ?

Mais le Parisien est impitoyable.

Un gamin ne s'est-il pas avisé d'aller s'asseoir à côté d'un aveugle, au beau milieu du Pont-Royal, et, tandis que le pauvre diable tournait la manivelle, le petit drôlet tendait la main et empochait la recette !

LE PRÉSIDENT.— Pourquoi avez-vous pendu Durandin ?

L'ACCUSÉ.— Je vas vous dire... C'est un garçon que j'aimais beaucoup...

LE PRÉSIDENT.— Eh bien ?

L'ACCUSÉ.— Eh bien ! toute sa vie il a eu du malheur, rien ne lui a réussi. Alors, j'ai dit : S'il avait de la corde de pendu, peut-être que ça le changerait.

LE PRÉSIDENT.— Mais vous l'avez complètement dépouillé ?

L'ACCUSÉ.— Oh ! une montre et dix-sept francs... J'ai pensé que du moment qu'il aurait de la chance, il rattrapperait ça facilement.

On causait guerre devant Nadar.

Quelqu'un disait :

— Le progrès aidant, avant un siècle, la guerre ne sera plus possible.

— Le progrès, s'écria Nadar, sais-tu à quoi servira le progrès. On inventera les bouches à feu d'une si longue portée que les projectiles, passant inoffensifs au-dessus des armées ennemies en présence, iront porter le désastre et la mort chez les peuples voisins jouissant d'une paix profonde.

Aussi dès que deux peuples voudront en venir aux mains, les autres nations effrayées leur crieront ;

— Allez vous expliquer dans l'intérieur de l'Afrique, vous serez plus à l'aise ; nous ne tenons pas à être éborgnés.

Le coûteux transport d'un matériel de guerre fera réfléchir les belliqueux.

Certain soir une dame de l'École-Lyrique s'était fait apporter une consommation d'un francs vingt-cinq centimes.

Au moment où elle allait payer, le duc de *** tire un louis de son gousset et le donne au petit garçon de café, en l'autorisant à garder la monnaie.

L'enfant s'en va tout joyeux, mais la cabotine court après lui :

“ Je ne veux pas, dit-elle d'un ton indigné, que le duc paye pour moi. Je ne le connais pas ; voici ce que je te dois, rends moi sa pièce je vais la lui remettre...”

Le petit rendit les vingt francs—que le duc ne revit jamais.

Transcrivons cette jolie phrase de cocher à Jules Noriac :

— Je voudrais bien avoir autant de mille livres de rentes que je serai couché dans une heure !

Ce qui nous rappelle cette singulière menace d'un pompier de service au théâtre de la Porte-Saint-Martin :

— Si je connaissais l'inécent qui s'e-t confié dans mon casque, je lui prouverai, bien le contraire !!!

La guerre sera un instant sur le point d'être supprimée.

Mais ce progrès tant vanté aura aussi gagné les nègres des côtes d'Afrique.

L'idée leur viendra de se transformer en *Godillots* militaires.

Alors, sur toute la rive africaine, on lira :

MAISON

CAFFRE, MOZAMBO ET Cie

LOCATION A PRIX MODÉRÉ

d'un

Matériel complet de guerre

A l'usage de MM. les peuples qui désirent s'éteindre au grand désert.

BOUCHES A FEU DU PREMIER CHOIX.

Abonnements à l'année.

(On habilte les régiments en trente-six heures).

Alors les armées n'auront plus qu'à se rendre au lieu du combat, bras ballants et en caleçon.

Là sera le progrès.

Prévenu de coups et blessures, un paysan est conduit devant un juge de paix de campagne.

Celui-ci procède par l'exorde *ex abrupto* :

— Comment, malheureux, tu sais que ton camarade n'a que ses deux bras pour vivre... et tu lui casses une jambe !!